

FLORÉAL

REVUE LIBRE D'ART & DE LITTÉ-
RATURE. — FREIE RUNDSCHAU
FÜR KUNST UND LITTERATUR

Franz Clement — Edouard Dupont — Jan Duren
Joseph Hansen — Marcel Noppenev — Paul Palgen
Paul Reiser — René Schmickrath — J. J. Van Dooren
Batty Weber — Nic. Weiler.
Illustrations de Pierre Blanc.

N° 12

21 IV 1908

LUXEMBOURG

JOSEPH BEFFORT
IMPRIMEUR

FLORÉAL

SOMMAIRE DU N° 12.

INHALTSANGABE VON N° 12.

MARCEL NOPPENNEY:	<i>Quelques mots d'explication</i> .	Page 137
FRANZ CLEMENT:	<i>Vorbemerkung</i>	Seite 141
LES COLLABORATEURS DE «FLORÉAL»:	<i>La Parade littéraire</i> ..	Page 144
G. MAMPHOU:	<i>La Maison d'en face</i>	„ 169
ERASMUS HIRSCHKAEFER:	<i>Dürfen wir uns wirklich freuen</i>	Seite 172
G. MANFISH:	<i>Lettre de Chérubin</i>	Page 175
INTERIM:	<i>Puckis Höllenfahrt</i> (Ein satyrischer Roman)	Seite 180
ANASTHASE LA GLU:	<i>Vanitas</i>	Page 186
ENER KARMITH:	<i>La Chanson de l'homme</i>	„ 187
JUSTINUS PFEFFERLING:	<i>Aus einem Kompendium der Schriftstellertechnik</i>	Seite 189
G. MAMPHOU:	<i>Du Style ou de l'Art de ne pas écrire</i>	Page 191
JUSTINUS PFEFFERLING:	<i>Über die Bedeutung der Literatur und Kunst</i>	Seite 196
G. MANFISH:	<i>Paraphrase sur „Viens Poupoule“</i>	Page 200
LES COLLABORATEURS DE «FLORÉAL»:	<i>A la façon de</i>	„ 201
BIBI LA PURÉE:	<i>Paradoxes sur la purée</i>	„ 223
JUSTINUS PFEFFERLING:	<i>Einige Frechheiten</i>	Seite 224
G. MANFISH:	<i>Ballade admonitoire</i>	Page 226
DER REDAKTIONSAUSSCHUSS:	<i>Spieglein, Spieglein an der Wand</i>	Seite 227
G. MANFISH ET G. MAMPHOU:	<i>Échos et Nouvelles littéraires</i> .	Page 225
INTERIM:	<i>Aus dem Geistesleben der Gegenwart</i>	Seite 243
	<i>Petite Correspondance</i>	Page 244
	<i>Notes</i>	„ 245
	<i>Table des matières du Tome IV</i> ..	246

Les manuscrits non insérés ne sont rendus que sur demande expresse de l'expéditeur, accompagnée des frais de port.

Unverlangte Manuskripte werden nur zurückerstattet, wenn Rückporto beiliegt.

Stolzenberg

Stolzenberg, bureau américain à rideau,

Stolzenberg, classeur vertical,

Stolzenberg, classeur fiches,

ainsi que tout agencement du

Bureau moderne

Registres

de premières marques, confections spéciales
irréprochables,

fourniture prompte à des prix modérés.

Gustave Soupert,

ancienne maison L. SCHAMBURGER

Grand'rue Luxembourg.

Demandez mes catalogues S. V. P.

Les Hôtels recommandés.

LUXEMBOURG

Grand Hôtel Brasseur — Beyens-Wehrli, propr.

Hôtel de l'Ancre d'or — Angelsberg, Propriétaire.

Hôtel Niedner, Place d'Armes — Niedner, Propr.

BEAUFORT (Petite Suisse luxembourgeoise)

Hôtel Bleser — J. Bleser, Propriétaire.

DIEKIRCH

Hôtel des Ardennes — M^{me} Nelles-Heck, Propriét

Hôtel du Midi — Kohn frères, Propriétaires.

MONDORF-LES-BAINS

Grand Hôtel de l'Europe — M^{me} Diderrich, Prop.

Restaurants recommandés.

LUXEMBOURG

Au petit Duval — Boulevard du Viaduc.

Restaurant „Zum Münchener Kindl“ — rue Philippe.

Restaurant Niedner — Place d'Armes.

Les Cafés recommandés.

LUXEMBOURG

Café Amberg — Rue de la Porte-Neuve.

Café du Commerce — Place d'Armes.

Café Français — Place d'Armes.

Café Jentgen — Place d'Armes.

Grand Café — Place d'Armes.

DIEKIRCH

Café de l'Esplanade — Esplanade.

LUCIEN CAHEN

GRAND'RUE LUXEMBOURG GRAND'RUE

Grand
choix de

CIGARES

DE TOUTE PROVENANCE

BOCK — HENRI CLAY — LOPEZ — EDEN —
ALBUERNE—HAMBURG STOLZ—DIPLOMATOS
CIGARETTES © LÆWES PIPES © TABACS FINS

MAISON PRINTZ LUXEMBOURG

RUE DE L'EAU, 2-4

KASSENSCHRANK- & KOCHHERD-FABRIK

HAUSHALTUNGS-
ARTIKEL

EISEN-
LAGER



BAUBESCHLÄGE
WERKZEUGE

TELEFON
N° 458

GRÖSSTES LAGER IN LUXEMBURG

Occasion!

Pianino

Occasion!

Nussbaum, erstklassiges Fabrikat, (mit Garantie-
schein 10 Jahre).

Ladenpreis Mk. 900, zu Mk. 600 abzugeben:

☞ Kapuzinerstrasse 23, 2. Etage. ☜

FLORÉAL

REVUE MENSUELLE D'ART ET DE LITTÉRATURE
MONATSSCHRIFT FÜR KUNST UND LITTERATUR

3, Place d'Armes, Luxembourg

paraît chaque mois
sur 64 – 128 pages

erscheint jeden Monat
64 – 128 Seiten stark

Littérature — Poésie — Théâtre — Art

Philosophie — Histoire — Sociologie

Critique — Lettres françaises, allemandes et luxembourgeoises

Bibliographie

La rédaction laisse chaque rédacteur indépendant et seul responsable
de ses articles.

Collaborateurs réguliers: — Regelmässige Mitarbeiter:

MM. Franz Clement — Jan Duren

Joseph Hansen — Marcel Noppeney — Paul Palgen

Batty Weber — Nicolas Welter

Abonnement d'un an } 10 fr.
Jährlicher Abonnementspreis }

FLORÉAL ne publie que de l'inédit.

POUR LA PUBLICITÉ DANS FLORÉAL

pour la deuxième année, douze fascicules, Mai 1908—Mai 1909
s'adresser à

L'OFFICE DE PUBLICITE
ALBERT KLENSCH, LUXEMBOURG

Chemiserie Emile KOLTZ

Maison spéciale

d'articles pour hommes

22, Rue Philippe LUXEMBOURG Rue Philippe, 22

Les magasins et ateliers
d'Horlogerie et de Bijouterie

M. Michel-Braun,

se trouvent depuis le 1^{er} avril

 Rue des Charbons 
vis-à-vis Feltes-Rockenbrod.

La maison recommande spécialement ses articles pour
Souvenirs avec Armes de Luxembourg

Argenterie 1^{er} titre

Orfèvrerie

et

Optique

Tous les **réparations** sont faites à la maison même
et très soignées.

Fondée en 1874

LA MAISON

Téléphone 145

Ch. BRANDEBOURG, fils

PHOTOGRAPHE

5, Avenue-Amélie, LUXEMBOURG

se recommande pour

PHOTOGRAPHIES EN TOUS GENRES

Agrandissements au bromure

Spécialité: Photographies artistiques inaltérables au platine.



Nach Vorschrift
des berühmten
**Doctor
Boerhaave**
bereitet
ist

**BUFF'S
BITTER**

der beste
der Welt!

Alleiniger Fabrikant
Ludwig Buff Nachfg.
Echternach
Überall zu haben.

CHAUSSURES

CHARLES ACKERMANN, 8, Place d'armes
(en face du Nouveau Cercle)
LUXEMBOURG

Grand choix de
**Chaussures de luxe
et de fatigue**
des premières maisons (de) France, d'Amérique
et d'Allemagne. —

Stock permanent de ces articles
pour hommes, femmes et enfants.



B. 08.

De BATTY WEBER.

QUELQUES MOTS D'EXPLICATION.

Sans vouloir insister sur ce point que le présent fascicule de *Floréal*, en clôturant la première année de cette publication, ne fait qu'en affirmer la vitalité et qu'en garantir l'avenir, nous voulons prendre dans ce premier succès l'espoir de pouvoir continuer sans défaillance la tâche entreprise.

Non que nous nous glorifiions pompeusement de l'excellence de notre œuvre et des résultats obtenus. Mais nous avons été les premiers, sinon à évoquer le mouvement littéraire bilingue luxembourgeois, du moins à lui fournir la possibilité de s'exprimer. Nous avons été les premiers encore à mettre nos compatriotes lettrés ou curieux de littérature en contact direct avec les maîtres de la pensée et de la langue contemporaines. S'il y eut avant nous des tentatives analogues il nous sera permis de les ignorer, la renommée n'en étant point parvenue jusqu'à nous; s'il en est de simultanées, qu'on nous le dise!

Certes, nous avons été loin de rencontrer partout les sympathies sur lesquelles nous nous étions primitivement crus en droit de compter, et sur quoi devrait pouvoir s'appuyer tout ce qui est d'ordre purement intellectuel, et, en conscience, fort désintéressé. Or les

détracteurs ne nous ont pas fait défaut, ni les envieux, ni les ennemis intimes, ni surtout, surtout, les critiques farouchement incompétents; certains même, grotesquement, tentèrent la conspiration du silence !

Mais nos amis, de leur côté, ne nous ont pas ménagé leur appui; il nous est venu des sympathies inattendues et précieuses, et nous pouvons hardiment prétendre que *Floréal*, manifestation unique de la littérature „créatrice“ luxembourgeoise, groupe autour de lui l'aristocratie intellectuelle du pays.

Quant au succès de *Floréal* à l'étranger il a dépassé nos espérances : la liste de nos collaborateurs de France, de Belgique et d'Allemagne, les articles de journaux et de périodiques qui nous ont été consacrés, les lettres flatteuses que nous avons reçues, signées des plus grands noms de la littérature contemporaine, sont autant de preuves de l'estime dans laquelle cette modeste revue est tenue par les professionnels des lettres. Mais si la sympathie de nos maîtres va vers nous, nous n'ignorons point toutefois avoir dû avant tout à notre qualité de Luxembourgeois la curiosité attentive qui nous l'attira. En nous s'affirmait l'effort d'un pays bilingue vers les deux grandes littératures voisines ; cela motiva l'intérêt pris à notre tentative ; notre mérite est d'avoir su le retenir.

Nous ne prétendons point, toutefois, au monopole littéraire dans notre pays. La liste de nos collaborateurs n'épuise point celle de nos littérateurs nationaux et

d'autres valent qui ne sont pas des nôtres. Mais dans ce numéro de satire locale,¹⁾ satire d'ailleurs uniquement littéraire²⁾ et que généralisent à peine quelques „pastiches de maîtres“ ou quelques poèmes qui n'ont pas pu trouver place dans le courant de l'année ni entrer dans le cadre des fascicules habituels, il nous coûtera peu de renoncer à des ménagements superflus. Sans clamer à la salubrité et à l'assainissement, sans faire office de policier des lettres, nous tenons toutefois à faire comprendre que nous ne sommes pas dupes de l'improbité littéraire de certains, de leur gloriole volée, de leur médiocrité laurée, de leur impuissance

1) Il convient de s'excuser ici auprès de nos lecteurs de l'étranger et de ceux du pays qui ne connaissent qu'imparfaitement les faits et les personnes à qui nous faisons des allusions plus ou moins discrètes. Peut-être 'ne trouveront-ils à ce numéro spécial qu'un intérêt plutôt restreint. Toutefois une lecture attentive des fascicules de l'année, jointe aux indications données dans le courant de ce numéro, les orienteront facilement. Et puis nous croyons quand même avoir donné quelque portée générale à notre locale satire, et les ridicules vitupérés sont suffisamment universels pour que, par transposition, elle trouve son application partout.

2) Nous tenons à déclarer hautement (et à protester dès à présent contre toute assertion contraire) que nous n'avons visé et traité que des affirmations *littéraires* et *publiques*, non des personnalités. Celles-ci n'ont que faire en la matière. Si nous attaquons une „littérature“ dont nous désapprouvons les manifestations, cela ne nous empêche pas de professer à l'égard de ceux qui s'y livrent tout le respect auquel ils ont droit par ailleurs. — On reconnaîtra que nous avons été plus sévères à notre égard.

ridicule, que cachent aux yeux des non-avertis de malhabiles centons, des phrases redondantes et vides. Il nous déplaît de voir des réputations usurpées s'épanouissant et toutes les fables de Lafontaine mises en action; il nous déplaît de voir des gens forcer leur talent et prétendre à l'universalité des connaissances; il nous déplaît qu'un parchemin officiel suffise pour avoir le droit d'écrire, et non pas le talent et le travail; mais il nous déplaît surtout que, sous prétexte de littérature, on viole la langue, prostitue le style et mette en carte la grammaire, qu'on ridiculise indignement, par ignorance et infatuation, l'effort probe que nous tentons.

Avec ceux-là nous répudions toute confraternité.

Pour le Comité de rédaction de „Floréal“,
MARCEL NOPPENÉY.

VORBEMERKUNG.

Diese Nummer ist die letzte des ersten Jahres unserer Zeitschrift. Ehe wir ins neue Jahr eintreten — den ausgesprochenen und unausgesprochenen Wünschen zum Trotz treten wir in ein neues Jahr ein — dürfen wir wohl verraten, was bei unserer geistigen Bilanz das Ergebnis war. Wir haben im ersten Jahre das erreicht, was wir wollten und in mancher Beziehung noch mehr. Etwas ist unumstößlich sicher: „Floreal“ war die erste rein literarische und geistig unabhängige zweisprachige Zeitschrift, die in unserm Lande erschien; sie ist die einzige geblieben. Abgesehen von dem, was sie bot und noch bieten wird, ist das eine Tatsache, die in sich eine Leistung bedeutet. Und eine andere ebenso entscheidende Tatsache ist die, daß „Floreal“ zu seinen Mitarbeitern alle die zählt, die in den letzten Jahren in bemerkenswerter Weise literarisch hervorgetreten sind, sich zum Teil aus dem Luxemburger Winkel heraus die Anerkennung des Auslandes erzwangen. Mit dem Aufblühen literarischer Kultur in unserm Lande, mit dem Ausdruck unserer geistigen Art ist unsere Zeitschrift also eng verknüpft.

Sie hat Gegner, Feinde und Kritiker gefunden. Gegner, die aus braven Philisterinstinkten heraus die

unliebsame Verwirrung ihrer Zirkel fürchteten, nicht mit Unrecht, denn wir lassen uns durch ihre kompakte Majorität nicht beirren; Feinde, weil manche fühlen, daß ihre litterarischen Bestrebungen der unmittelbaren und kräftigen Produktion unserer Mitarbeiter die Wage nicht halten können; Kritiker, die aus dem betrübenden Bewußtsein ihrer Unproduktivität heraus fröhlich negierten und belachten, was ihnen nie gelingen konnte. Manche Hemmungen überwandten wir und heute dürfen wir sagen, daß die Besten unseres Landes hinter uns stehen und sich mit uns freuen, wenn wir neue Erfolge verzeichnen. Draußen aber in der Fremde, in Deutschland und Frankreich, hat „Floreal“ eine Aufnahme erfahren, wie sie noch nie einer ähnlichen inländischen geistigen Leistung zuteil wurde. Wir verzeichnen mit Genuß besonders die Anerkennung der Leute und Organe, für die wir selbst am meisten Liebe und Achtung hegen; hier wurden sogar unsere kühnsten Hoffnungen übertroffen.

Alles das hat uns nicht stolz gemacht; aber es gibt uns einen Rückhalt für die Zukunft. Und es gibt uns den Mut, in der vorliegenden Ulk-Nummer über alle die einmal zu lachen, die uns von ihrer Schaffensregion aus als nicht voll und nicht ernst anerkennen. Ein Jahr positiver literarischer Arbeit soll mit einem Monat nicht minder positiver literarischer Satire beschlossen werden. Und es gibt zum Lachen in unseren Kreisen und in anderen „ernsteren“ Kreisen so Vieles, daß

wir schon seit langem unsere Federn spitzen mußten. Wir haben mit uns selbst begonnen, und wer darf behaupten, wir hätten uns geschont? Und die, welche unsere Ideale verpönen, deren Ideale wir als falsch und verderblich anerkennen, kommen kaum schlechter weg als wir selbst. Wir werden nicht persönlich — was schert uns Dr Hinz und Professor Kunz? — wir bleiben litterarisch. Was wir zu tun uns vorgesetzt, besteht lediglich darin, der Laune einmal befreiend die Zügel zu überlassen und vor unserm ästhetischen und litterarischen Reinlichkeitsbedürfnis alle Schranken niederzulegen. Vielleicht bringt das heilige Lachen mehr fertig als der Ernst des Kritikers. Das wollen wir ja. Und bis ins nächste Jahr hinein, ein Lebewohl an alle Freunde.

Für das Redaktionskomitee,
FRANZ CLEMENT.

LA PARADE LITTÉRAIRE.

LITTERARISCHE PARADE.

Nous exprimons à Pierre Blanc nos remerciements les mieux sentis et nous y ajoutons nos félicitations les plus admiratives: Croquer nos dégaines, évoquer nos faciès, façonner nos masques, présenter aux lecteurs de „Floréal“ ceux qui gèrent ses destinées et leurs collaborateurs, tâche ardue, difficile, presque osée. Mais réalisation si parfaite! — Avouons toutefois que Pierre Blanc nous a flattés: Nous ne sommes pas aussi jolis garçons.

Nous nous permettons de faire remarquer que les nécessités de la mise en pages nous ont fait disséminer un peu partout nos respectives icones. A nos sympathiques lecteurs le soin de les mettre en regard de la littérature que nous leur consacrons!

BATTY WEBER.

**Stadt - Polizei
Luxemburg.**

No 47.

Bericht

betrifft den p.
Weber, angeblich
Schriftsteller, we-
gen groben Unfugs
begangen zum
Nachteil des Pu-
blikums je am 1.
April der Jahre
1893 bis 1908 ein-
schliesslich.

Heute, den 1. April 1908, Nachmittags zwei Uhr.
Ich Unterzeichneter Lukas Hauym, Polizeiagent von
und zu Luxemburg, gemäss dem Gesetz und den Be-
fehlen der Vorgesetzten in Dienstkleidung und zufolge
Ersuchen des Herrn Polizeikommissars Haussuchung
bei dem p. Weber zu halten, sondern auch über seine
Personalien des näheren zu ermitteln, so verfügte ich
mich in die Wohnung des p. Weber, allwo ich ihn
sprechend in Person (leset: seine Dienstmagd namens
Gertrud Wenzel aus Pirmasens) mich nach seinem
derzeitigen Verbleib zu erkundigen, worüber die p.
Wenzel keine Auskunft geben konnte und stellte sie
hierbei den Dreckkasten vor die Thür, so legte ich p.
Kasten mit Beschlag, um mit gegenwärtigem als Ueber-
führungsstück einem weiteren Ermessen seiner Wohl-
geboren des Herrn Polizeikommissar überlassen zu
werden.

Nachdem dies geschehen war, bemerkte ich Proto-
kollirender, daß p. Weber aus seinem p. Hause her-
austretend sich anschickte, selbiges zu verlassen und
fand ich mich veranlaßt, ihn über seine p. Personalien,
sondern auch über den Beweggrund zu seinem p.
Unfug eine Untersuchung anzustellen. p. Weber ver-

weigerte hierauf jedwergliche Auskunft, sagend, er habe keine Zeit, indem er noch in die Luxemburger Zeitung ein Artikel schreiben ginge, sowie daß er noch für die Gesellschaft „Eintracht auf der Höhe“ eine sogenannte Revue verfassen müßte, des weitem auch für die Kammer eine Stenographie zu schreiben und indem er außerdem eine Erzählung für den p.p. Floreal noch nicht abgeliefert hätte, sowie Mitarbeiter mehrerer großer Blätter des Auslands zu sein und habe er außerdem so viel zu tun, sodaß eine Möglichkeit, etwas aus ihm herauszubringen nicht geschehen konnte, worüber gegenwärtiges zu Protokoll gebracht. Es sei weiter zu erwähnen, daß p. Weber hierauf den Weg durch den Park einschlagend, obschon daß er angegeben, in den p.p. Floreal gehen zu müssen, sondern über eine Stunde lang im Park spazieren ging, allwo er nach der p. Stunde den Weg nach dem p. Münchner Kindl einschlug, allwo ihn der p. Schnauz, Polizeiaгент, zur Aufrechthaltung der Ruhe und Ordnung in hiesiger Stadt patrouillierend, zechend bei einem Glas Bier antraf und dazu einen sogenannten Kaviar konsumierte. Ueber denselben errichtete p. Schnauz Spezialprotokoll vom heutigen Tage.

Indem ich Protokollirender hierauf Verdacht geschöpft hatte, daß p. Weber in etwa der Obrigkeit und den Polizeibehörden spöttelte, so verfügte ich mich zu der p. Wenzel Gertrud, glaubend, den Aussagen selbiger volle Wahrheit beizollen zu können. Nachdem ich ihr

wie rechtens erklärt, daß den gesetzlichen Schutz in dieser Angelegenheit verlangt wird, trat die p. Wenzel mit dem bei sich führenden Besen wieder in das p. Haus, mir die vorderste Thüre auf der Nase zuschlagend und sagend, ich könne ihr den Buckel hinaufsteigen. (sic!) Nachdem dies geschehen war, und auf die Kenntniß, daß p. Weber des öftern kompromettirende Schriftstücke um sich verbreitet, setzte ich mich in Begriff, den p. Dreckkasten nach selbigen zu durchstreifen und habe ich das Ermittelte mit Beschlag gelegt um behufs ihrem Ermessen eingesandt zu werden.

Das Verzeichnis der ermittelten Papierstücke (teilweise zerrissen und beschmutzt) besteht erstens aus einem Wisch mit den leserlichen Worten: „ . . . größte Glück: jung sein“ A 2) ein dito mit der leserlichen Inschrift: „ die zuwidersten Dummköpfe die feierlichen“ Es sei des weitem zu erwähnen, daß p. Weber diesen Ausspruch schon einmal bei Zeugen zu mit Bezüglichkeit auf eine ziemlich hochgestellte Persönlichkeit getan hat, und dürfte dadurch dessen derzeitige Verhaltungsweise gegen alle Ordnung und selbst gegen die menschliche Gesellschaft unmöglich geworden sein.

Über den Lebenslauf des p. Weber ist bis jetzt wenig bekannt geworden, sondern habe ich mir die nötigen Angaben durch Vermittlung eines früheren Redakteurs des „Luxemburger Wort“ verschafft. Nach dieses in letzter Zeit gewordenen Schülers einer geistlichen Anstalt

in Rom Dafürhalten ist p. Weber zuverlässig in Rümelingen, Kanton Esch, geboren und ist allda die Stelle heute noch sichtbar. In späteren Jahren hielt er sich unter dem Vorwand des Studierens in Berlin und Bonn längere Zeit, nach andern jedoch zwei Jahre lang auf und war die Folge ein sogen. Magenkatarrh, wodurch selbiger in der Regierung aide-commis expéditionnaire provisoire wurde und verwandelte sich sicherem Vernehmen nach alldort der p. Magenkatarrh in die Schlafkrankheit. Doch muß diese Handlungsweise erst durch das Protokoll aufgestellt werden. Z. Z. ist die Stellung des p. Weber mit Sicherheit nicht zu ermitteln, indem daß überall, wo er in demselben Augenblick sein soll, gesagt wird, er sei irgendwo anders, angebend, er habe jetzt da zu tun, indem daß er auf diese Art und Weise nirgends habhaft werden kann, und kann auf diese Art eine genaue Kenntniss über die Angelegenheit des obgenannten p. Unfugs an Euer Wohlgeboren nicht erfolgen.

So geschehen zu Luxemburg am Tag und Stunde wie oben, worüber Protokoll.

Lukas Hauym, Polizeiagent.

NIKOLAUS WELTER.

In Mersch erblickte er das Licht
der Welt. (Das Bild ist schimmelicht.)
Er wuchs, wie's braver Kinder Pflicht,
nahm zu an Weisheit, fromm und schlicht,
und sah sich schon als Kirchenlicht.

Doch weil's an Gnade ihm gebricht,
so leistet er bei Zeit Verzicht
und wendet sich zum Unterricht.

Nun lehrt er Deutsch und lehrt Geschicht —
e, schmiedet Dramen, reimt Gedicht —
e, zankt mit Amor sich, dem Wicht —
e, probt erhabnen Muts sein richt —
ig Sprachgefühl am Kammerbericht
und trägt die Sehnsucht, trägt die Gicht,
die ihn, so jung schon, kneipt und sticht,
und trägt sein Doppelzentnergewicht
mit diesem lächelnden Angesicht,
das Peter Blanc verewiglicht. —

Bestaun' ihn, Leser, und fürchte nicht.

NOTRE CHER MAÎTRE JOSEPH HANSEN, LE ROI DE LA GAFFE.

Cet échappé de la rue d'Ulm, à qui notre spirituelle collaboratrice M^{me} Poirier décerna le brevet de „Colonel du Régiment du Royal-Gaffeur“, résidant à Diekirch, nous tentâmes de l'interviewer par téléphone. Mais l'élocution saccadée, tonitruante et pluvieuse du maître nous ayant fait précipitamment battre en retraite, nous reçûmes le lendemain le double poulet ci-dessous :

Diekirch, 1^{er} avril 1908.

Hélas, cher maître et ami, je me connais tout juste assez pour constater qu'il me manque précisément, pour me décrire moi-même, deux qualités indispensables : l'acuité du regard qu'il faudrait pour démêler l'écheveau embrouillé de mon être moral, et la fantaisie bouffonne qui me permettrait de donner à l'ébauche d'un galbe aussi dénué de séductions que le mien, l'attrait d'une charge pittoresque et comique. Je me contente donc de livrer à la curiosité des lecteurs de *Floréal* la lettre que m'écrivit un ami l'automne dernier.

Croyez-moi bien vôtre
J. H.

Luxembourg, le 1^{er} septembre 1907.

Macabre fumiste,

Ce mot m'est venu sur les lèvres en voyant aujourd'hui, à l'exposition du „Cercle artistique,“ le portrait qu'a fait de toi l'inénarrable pince-sans-rire qu'est Paul Kellen. Pour une mystification, c'en est une, ma foi, qui est bien réussie. Peu s'en est fallu que j'en eusse été dupe comme tant d'autres. La ressemblance est parfaite. C'est bien ton profil qui se dégage de cette éblouissance de taches safranées et violâtres. Leur miroitement me semble symboliser à merveille le voile brodé d'illusions et de chimères qu'une fée malicieuse a jeté entre ton rêve et les âpres réalités de ce monde et qui fait que tes pas flottent, indécis et chancelants, sur un nuage sans fixité ni consistance. C'est bien, sous la barre rigide de tes sourcils rapprochés par un froncement involontaire, ce nez somptueusement évasé en trompette, ce nez dont tu ne te glorifies que parce qu'il accuse ta ressemblance avec

Maxime Gorki, et qui constitue le monument le plus authentique, le vestige le plus incontestable du passage des Huns dans la vallée de l'Alzette. Et cette comique discordance entre le noir d'ébène de ta tignasse revêche qu'une raie impuissante s'obstine vainement à dompter, et le blond hardi de ta moustache que, sans le moindre souci de coquetterie, tu laisses retomber et embroussailler tes lèvres, sans doute, vieux malin, pour mieux dissimuler les appétits sensuels que trahit leur renflement charnu !

Fort bien, tout cela. Mais pourquoi cette attitude de visionnaire halluciné ? Pourquoi la fixité d'un regard muet et songeur, plein des « stupeurs sombres de l'infini ? » Quelle métamorphose as-tu donc subie, malheureux ? Eh quoi, pour avoir assommé une partie de tes concitoyens par de fastidieuses rengaines sur les pontifes du romantisme, les Lamartine, les Musset et autres saules pleureurs, tu te crois obligé de singer leur rictus tragique et de rester figé dans l'attitude d'une « grande âme immortellement triste ? » Dépose ce masque, mon cher. Songe à ce que les méchantes langues seraient capables d'insinuer. Peut-être, diront-elles, cette mélancolie pensive n'est-elle autre chose que le symptôme irrécusable du mal dont souffrit Oswald — encore un de tes héros ! — et contre lequel il chercha vainement un remède dans les fumées de l'ivresse. Peut-être un jour, au milieu d'une de ces séances orgiaques dont le patelin diekirchois a la spécialité, t'entendra-t-on balbutier les mots lugubres ! « Mère, donne-moi le soleil . . . le soleil ! » Non, décidément, ravise-toi. Cela te va trop mal de broyer du noir. Redeviens toi-même et oppose à la géniale supercherie de Paul Kellen un démenti éclatant.

Qu'est-ce qui aurait pu entamer d'ailleurs ta rustique complexion, où il restera toujours quelque chose du rude silex des côteaux de Steinsel ? Le désenchantement que tu as puisé dans les livres n'a jamais eu de prise sur ta nature intime, et ta naïveté a toujours refusé d'admettre que chez d'autres le scepticisme et la méfiance avaient ravagé le fond même de l'être. Les rebuffades que t'a values cette illusion, la froideur opposée à tes effusions, les égratignures rendues pour tes caresses, n'ont jamais pu te détromper. Continue donc à garder le cœur sur la main et à donner dans tous les panneaux. Cesse d'endiguer l'exubérance de ton tempérament. La médaille, évidemment, a son revers, et plus d'un se plaindra de la rudesse de tes incartades, de l'âpre franchise de tes saillies. Mais c'est ainsi que je t'aime. Ah, le bon temps où tu dominais le vacarme de nos discussions par la fanfare de ta voix tonitruante, où tu tapais comme un sourd, écrasant sous les injures les plus massives le malheureux qui hasardait une timide objection ! Ce

n'était rien auprès des énormes pavés de l'ours que ta dextre vigoureuse lançait à la tête des amis que tu prétendais obliger, auprès des inconcevables pataquès et des stupéfiants impairs qui faisaient courir un frisson d'effroi, et qu'avec une imperturbable sécurité tu soulignais de ton plus gros rire. La gaffe, ah oui, la fatale, l'inéluctable gaffe, tu la brandissais allègrement, à bras tendu. On te la pardonnait en faveur de la promptitude avec laquelle tu te rendais compte, chaque fois, de la situation, en faveur aussi de l'aplomb avec lequel tu savais te faire une gloire de ce qui aurait dû te confondre et te réduire au silence à jamais. Qui ne connaît la liste de tes fabuleux exploits ? Eh bien, je crois te faire plaisir en la complétant ; car il se peut qu'en dépit de ta perspicacité, il y ait quelques-unes de tes fleurettes particulièrement bien venues qui t'aient échappé.

Au cours d'un voyage en Allemagne, je fus présenté à une dame de Wiesbade, très distinguée et très instruite. Quel ne fut pas mon étonnement quand, en me parlant des Luxembourgeois de sa connaissance, elle me cita ton nom ? Un rire à demi étouffé me fit bientôt deviner à quel genre d'équipée tu dois de vivre dans le souvenir de cette charmante Wiesbadoise. Tu avais été prêcher là-bas, paraît-il, l'évangile d'Emile Zola. L'aimable auditrice — elle avait reçu à Paris une éducation toute française et parlait le plus pur idiome de l'Ile-de-France — était venue te féliciter chaleureusement après la conférence, et, te rencontrant le lendemain au Kurgarten, t'avait accordé la flatteuse permission de l'accompagner un bout de chemin. Vous voilà donc, égrenant le chapelet des amabilités de circonstance, vous grisant au son de vos propres paroles, tout à la joie de faire retentir les cadences harmonieuses du beau parler gaulois sur l'asphalte d'outre-Rhin. Tu l'ingéniais à trouver les répliques les plus galantes, et ma foi ! tu ne t'en tirais pas mal. Cependant au retour d'une rue ta compagne s'arrêta soudain en te tendant la main d'un geste gracieux : « Monsieur, je regrette bien vivement de vous quitter déjà. Me voici arrivée chez moi. » Or il s'agissait pour toi de corroborer la bonne impression que tu avais faite à la spirituelle Allemande. Tu eus une minute d'hésitation pendant laquelle tu recueillis toutes les choses courtoises qui t'avaient passé par l'esprit et tu les ramassas en ce suprême bouquet : « Je vous remercie infiniment, Madame, de m'avoir donné, au cœur même de l'Allemagne, la sensation du . . . du trottoir parisien. »

Sur celle-là mon vieux, je te la serre cordialement.



B. 08.

NATIONALDICHTER NIKOLAUS WELTER.

SON ARROGANCE

LE PRINCE AVRIL (MARCEL NOPPENÉY)

UNE INTERVIEW.

Le mot qui cingle, l'épithète qui blesse, parfois la main qui gifle. Tantôt d'une exquise politesse, d'une urbanité raffinée, tantôt d'une inconcevable impertinence, d'une insolence sans limite. Cassant comme du verre, tranchant comme une lame. Conservateur par atavisme, socialiste par raisonnement, anarchiste par tempérament, il n'a du prince que ses prétentions à la souveraineté de la langue française en Luxembourg. Il s' imagine en détenir l'exclusif monopole et n'admet pas, qu'en cette matière, quelque chose se fasse sans lui. Malheur à ceux qui, insuffisamment prémunis, s'élancent dans l'arène : il les exécute sans pitié. — D'ailleurs, son exclamation favorite : „Tas de croquants !“ en dit long !

Aussi ne fut-ce pas sans une certaine appréhension que sur l'ordre du patron je pris un sapin pour m'en aller dans l'autre même du lion interviewer cette Altesse saugrenue. Elle m'y reçut avec une parfaite bonne grâce et une amabilité qui me mit à mon aise. D'un geste, Son Arrogance, l'inévitable cigarette aux lèvres, m'invita à prendre place sous l'envol tutélaire d'une victoire de Samothrace et le frémissement de ses ailes de plâtre, et comme j'osais : „Prince. . . “ — „Je vous en prie, m'interrompit-elle“, vous êtes ici en France, puisque vous êtes chez moi,

et nous ne connaissons, en République, point de ces titres dont ne sauraient s'accomoder mes sentiments très démocratiques justement aujourd'hui ! Mais quel souci vous amène ? — Et comme j'exhibai de mon mandat „Une interview !“ s'exclama le Prince, „c'est bien gênant en ce moment où toute l'Europe à les yeux sur moi ! — Tas de croquants ! — Mais puisque vous y semblez tenir, soyons bref : Voici. J'ai débuté dans les lettres à l'âge de 8 ans, en mettant sur des couvertures de cahiers d'écriture *Paul et Virginie* en vers amorphes. Vers 10 ans je pastichai avec frénésie l'abbé Jacques Dellile et commis d'incalculables levers de soleil et des couchers d'idem sans nombre. A 15 ans, j'évoluai vers l'épigramme et insérai, en un, deux ou trois quatrains la falote silhouette et les péchés mignons de mes professeurs les plus négativement sympathiques, m'acharnant sur quelques-uns par réciprocité et avec jouissance. — Tas de croquants ! — Ensuite je devins élégiaque, ainsi qu'il sied. Entre 16 et 22 ans j'écrivis 14000 vers que j'eus l'esprit de détruire et 3000 que j'eus celui de conserver et qui passèrent plus tard à la postérité sous le titre de *le Prince Avril*. Achetez-le, ne le lisez pas ; vous n'y comprendriez rien. Puis deux romans que je n'éditerai pas, afin que tels intelligents lecteurs ne s'esquintent pas à vouloir, dans leur locale ambiance, découvrir mes „modèles“. — Tas de croquants ! — Enfin une douzaine encore d'autres volumes qui seront publiés — si cela me plaît ! — Depuis 13 ans, où ma signature parut au

Figaro, j'ai collaboré à des revues dont j'ai oublié le nom et à des journaux qui ont déjà changé au moins trois fois d'opinion. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. — Tas de croquants! — Modestement tapi dans l'ombre, j'organisai en 1902 en Luxembourg, les fêtes du centenaire de Victor Hugo, ce qui me valut deux ans plus tard avec les Académiciens du T. C. L. un échange de lettres qui fut ma réjouissance. Ces auteurs vraiment inspirés m'écrivirent en charabia des choses admirables. — Tas de croquants! — Cependant j'avais lu à peu près toute la littérature moderne, prose et vers: Soudain la lecture intempestive d'un fascicule de la *Revue luxembourgeoise* et le spectacle affligeant des lettres françaises en ce pays-ci décidèrent de la création de *Floréal*. Sans plus hésiter Son Indolence Eugène Forman, Son Outrecuidance Franz Clement et Mon Arrogance, nous lançâmes ce bâton fleuri dans les jambes des encyclopédistes au petit pied de la maison d'en face — Tas de croquants! — Bref, „conclut le Prince en se levant et en me tendant la main pour me congédier d'un geste aimable et avec un sourire énigmatique non moins que celui de la Joconde,“ j'ai fait de la poésie par enfantillage, de la prose par dégoût, du journalisme par nécessité, et de la critique par complaisance. Publiez cette interview si bon vous semble, et ajoutez-y toutes les infamies et toutes les vilénies que vous voudrez, de votre crû ou de celui des autres. Mais que ce soit en bon français, tas de croquants!“

I EUGÈNE FORMAN.

STECKBRIEF.

Gegen den unten beschriebenen und noch weiter unten abgebildeten Eugen Forman, Romanschriftsteller und Dramatiker, welcher verschollen ist oder sich verborgen hält, ist das Einstampfen wegen Kontraktbruchs und Verlassen des von Verlegerseite angewiesenen Schreibfisches, indem er die ihm angebotenen reichlich bemessenen Honorare mit verächtlicher Geberde zurückwies und die Korrekturbogen seiner Erzeugnisse zu anderen Zwecken verwandte, verhängt worden. Es wird ersucht, denselben mit Beschlag zu legen und unversehrt in die nächste Redaktionsstube abzuliefern, sowie zu den hiesigen Akten J. 469/08 Mitteilung zu machen.

Lampeduse a. P., den 1. April 1908.

Das Redaktionskomitee des „Floreal“.

Person-Beschreibung: Familiennamen *Forman*. Vornamen Eugen Nepomuk Maria, genannt Ugène. Stand und Gewerbe: Literat. Geboren im Jahre 1878 zu Lampeduse, Kreis Lampeduse, Großherzogtum Lampeduse. Letzter Aufenthalt: Lampeduse. Wohnung: Café Nockel. Größe: 1,725 m. Statur: behäbig. Haare: gelichtet, soweit noch vorhanden, hellblond. Augen: himmelblau. Nase: bourbonisch. Mund: mittel, mit

wollüstigen Lippen und einnehmendem Lächeln, im Affekt gekrümmt. Bart: ohne. Gesicht: oval, etwas voll. Sprache: deutsch, französisch, lampedusisch, italienisch, englisch, latein, griechisch, letzteres mit etwas fremdländischem Accent.

Besondere Kennzeichen: Distinguiertes, weltmännisches Auftreten, lange, wohlgepflegte Nägel. Liebt den Fischfang. Autelt, reitet und luftschifft. Leidet rechtsarmig an den Folgen eines Ballonunfalls. Kleidung: sehr elegant, ist gewöhnlich mit einer Reitgerte versehen. Außerordentliche gesellschaftliche Talente und große Konversationsgabe.

Dem Einfänger wird als Belohnung der erste jetzt vergriffene Jahrgang des „Floreal“ (incl. Nr. 1), in Schweinsleder gebunden, mit Goldschnitt und eigenhändiger Dedikation sämtlicher Mitarbeiter überreicht.

Das obige.

FRANZ CLÉMENT.

Geboren wurde ich am 3. November 1882 als ehelicher Sohn des Theodor Clement und der Maria Stoos in dem Badestädtchen Mondorf. Daher stammt meine schäbige Eleganz und das überschwängliche Bewußtsein, mit kosmopolitischer Kultur belastet zu sein. Einer alteingesessenen Metzgerdynastie entstammend, war ich ursprünglich zum Berufe meines Vaters bestimmt. Die Abzeichen meines ersten, des Metzgerlehrlingsberufes, hängen wohlkonserviert auf dem Speicher meines elterlichen Hauses; sie bestehen in einer roten und einer blauen Blouse. Mit zwölf Jahren machte ich Verse auf einen steinernen Löwen. Um diesem Talente die würdige Ausbildung zu geben, steckte man mich in die Ettelbrücker Ackerbauschule. Deren Abgangsdiplom genügte mir nicht, um das Dasein eines Intellektuellen führen zu können. Ich trat daher in die Normalschule ein. Von mässigem Fleiß in allen Fächern, von schwacher Auffassung in Mathematik und Gesangstheorie fand ich es angezeigt, meine untergeordneten intellektuellen Leistungen durch gutes Betragen aufzuwiegen. Nach drei Jahren wurde ich auf die

luxemburger Schuljugend losgelassen. Drei Jahre hauste ich in Roodt, ein Jahr in Kaundorf. Das waren zwei Stellen; ich meldete mich an circa dreißig, ehe ich diese erlangte. Die betreffenden Ortspfarrer meinten nämlich immer, ich sei zum Elementarlehrer zu gut und sie hintertrieben meine Kandidatur in anerkennenswerter Weise in meinem Interesse. Um mich zu trösten, schickte die Regierung mich an die Universität Leipzig. Unter Wundt lernte ich der Seele mit allerlei Meßapparaten beikommen. Als Endergebnis meiner Studien brachte ich ein halbes Dutzend Porträts junger Leipzigerinnen und circa ein Dutzend verschiedensortige Haarflechten mit nach Hause. Ich hinterließ, wie daraus ersichtlich, in der Pleißestadt die allerbesten Eindrücke. Die Hauptstadt Luxemburg erkannte bei meiner Rückkehr mein pädagogisches Genie und betraute mich mit einer Schule.

Literarisch debütierte ich im „Luxemburger Wort“. Mit einem unwiderstehlichen Reformationsdrang begabt, hätte ich hier sicherlich bald angefangen, aber es wäre zu schwer gewesen. Ich wandte mich deshalb bescheidenen Zielen zu und ging an nichts geringeres als an die Reform der katholischen Kirche. Der Versuch scheiterte am untauglichen Objekt, und ich wurde nichts weiter als ein Hauptfaktor in der Heraufbeschwörung der berühmten Encyklika gegen den Modernismus. Meine damalige Zeitschrift hieß „der Morgen“. — „Morgen, morgen, nur nicht heute . . .“ und „Morgenrot, leuch-

test mir zum frühen Tod“, sprachen damals die bösen Menschen —; sie ging nach drei Heften ein, weil ihr Verleger mir die Honorare in alle Ewigkeit schuldig blieb. Das Zeitschriftengründen ist dementsprechend auch eine meiner Krankheiten.

Ich schreibe heute gerne und viel und fast nur mehr über Litteratur. Von meiner säkularen Bedeutung bin ich felsenfest überzeugt — das versteht sich beinahe von selbst. Daneben rechne ich für die Zukunft auf fürstliche Honorare. Von meinen Metzgerinstinkten blieb mir vielzuviel; anstatt Ochsen und Kälber steche ich heute schlechte Literaten ab, was ungefähr dasselbe ist.

Haupteigenschaften: ein ausgesprochenes Stilgefühl und eine große Bescheidenheit, die ich beide der Normalschule verdanke.

Mein Äußeres: siehe unten; Pierre Blanc meine besten Glückwünsche.

Meine Leidenschaften: Blonde Frauen, Sherry Brandy, die Cigarette.

Wahlspruch: Mit Gott für König und Vaterland, oder
Gott segne das ehrsame Handwerk.

SA DÉLIQUESCENCE PAUL PALGEN.

Poète néo-parnassien, parfois vers-libriste, sans conteste décadent, et, à ses moments perdus ingénieur-constructeur. Exilé emmy nos camarades belges, il promène de par les rues de Louvain ses navrances désolées. Mais ses pleurs embaument l'opoponax et le bruit de ses lamentations est comme celui des Grandes Eaux.

„Son âme est comme un pourrissoir.“

Paul Palgen adore discrètement les pierres précieuses et les sensations rares : une dame nous confia que l'annulaire de son pied gauche est solitairement bagué d'améthyste épiscopale ; dans son âme une grenouille, que dis-je, une grenouille ? un crapaud mauve rayé d'orfroi barrit étrangement. Jean Lorrain est son dieu ; dans la chambre du poète le portrait du maître s'érige ; devant lui, nuit et jour, l'encens fume ; matin et soir, Paul Palgen se prosterne.

„Son âme est comme un pourrissoir.“

Chef d'école il créa de toutes pièces un système philosophique inédit : „Le néo-sadisme moral.“ Mais l'humanité, haletante d'impatience, ne connaît encore de cette doctrine salvatrice que le nom, non la chose.

et cette formule : „L'artiste a le droit d'être élégant pour lui-même ; les infirmes (c'est-à-dire les hommes) ne le peuvent être que pour l'artiste.“

„Son âme est comme un pourrissoir,“

Un jour il s'aperçut que le Pangermanisme est chose haïssable ; alors le don Quichotte qui sommeille en chacun de nous s'éveilla soudain, et avec l'impétuosité du bison des Pampas lancé d'une main sûre, il fonça sur la Bête. — Nous l'avons vu, chez le marchand du coin, refuser avec indignation un bouton de faux-col dont la forme conique lui rappelait, avec trop de véhémence, le fâcheux casque-à-pointe!

„Son âme est comme un pourrissoir.“

PAUL-ROMÉO REISER.

Allô, Mademoiselle, Allô, Allô, le 628, E8, s. v. p.
 Allô? E8, Mademoiselle, 628, E8 Oui
 Mademoiselle Trop aimable, Mademoiselle . . .
 Mes respects, Mademoiselle. — — Allô! Allô,
 allô! C'est vous Paul-Roméo Reiser? Allô! . . . Floréal,
 oui parfaitement. C'est pour une interview, Paul-Roméo
 Reiser, c'est le patron qui m'a envoyé. Allô? . . , C'est
 pour vous interviewer. On ne vous rencontre plus de-
 puis que vous clouez vos infidèles entre deux étoiles!
 Ça ne vous fatigue pas ce sport? — Non!
 Alors ça va bien Comment, vous partez pour
 la Mésopotamie? Quoi f.? Rechercher les tom-
 beaux de vos ancêtres? . . . Ah oui, je comprends: le
 portrait-charge de Pierre Blanc. Tout à fait réussi, vous
 savez. Vous n'avez pas le sourire, il est vrai, mais
 vous l'avez, la tiare! — Allô! Allô? — . . . De
 Saïtapharnès, bien entendu. Mais, soyons sérieux. J'ai
 le stylographe à la main et du papier sur la planchette.
 Nous disons? Allô? . . Des vers allemands? Ça
 devait être du propre! — Allô? . . . Mais si, mais
 si — . . . Comment? A un âge si tendre? Son nom!
 Dites-moi son nom! Allô? . . . Juliette? Très bien!
 Ah! Shakespeare! Allô? . . . Non, vous n'y êtes
 pas: Shakespeare, pas j'expire! ne vous frappez pas.
 C'est de l'anglais Allô? . . . Taisez-vous donc,
 jeune passionné! Ensuite? . . . Fribourg, Dijon, Rennes,

Paris, Nancy ! Peste, vous devez être calé Allô ?
. . . Jeanne, Yvonne, Germaine, Marcelle, Simone,
Margot, Mignon, Renée, Titine . . . Ah, n'en jetez plus,
la cour est pleine. Don Juan, va . . . Et pour chacune
quatorze vers lapidaires sans doute ? Vous devez avoir
des volumes Non ? Toute production en „Floréal“ ?
Alors continuez, cher ami, faites comme le nègre. Et
bon voyage . . . Allô ? . . .

Au moment de mettre sous presse nous recevons
„la dernière de Paul-Roméo.“ Nous nous empressons
de la publier :

*Elle a des yeux de Catalane
Luisant sous de longs cils de jais,
Le teint cuivré d'une tzigane,
Et le cœur blanc comme du lait.*

*Son corsage de mousseline
Trahit de succulents appas,
Pommes à la rondeur divine
Qu'Adam ne dédaignerait pas.*

*Son geste retroussant sa jupe
Courte qui bat ses ronds mollets
Trahit qu'on ne serait pas dupe
En l'emmenant dans les bosquets.*

*D'un oeil tendre elle me regarde. . .
Non ! merci ! Reste à ton bouvier
Il me semble que ta chair garde
Un goût d'étable et de fumier.*

RENE SCHMICKRATH,

PHÉNOMÈNE ARLONAI

Dans ma ville où je vis antibourgeoisement
Parmi des flots de gens que je trouve assomants,

Je songe qu'un poète en exil en province
Est comme un séraphin dans une île de singes,

Ou comme un oiseau vert ou bleu tombé d'en haut
Aux fonds gélatineux d'une mare à crapauds,

Et comme un phénomène absolument contraire
Au sens commun d'Ubu qui est très terre à terre . . .

Ma ville est un fortin quadruplement muré
Où l'on aurait gravé : Défense au Beau d'entrer!

Défense à tout rimeur, au fil des heures longues,
De faire au loin sonner les vers comme des conques!

Et puis défense à tous, et sous peine du pal
De se déculotter des frusques du Banal!

Or, dans ce patelin peu drôle, ça m'amuse
De chatouiller un brin le menton de la Muse

Et de lui faire un peu l'amour dans tous les coins
Où, pudiques Bourgeois, ne luisent pas vos groins . . .

Je sais que dans certains milieux et que dans mainte
Famille, avec enthousiasme l'on m'éreinte,

Et que l'on fait grief au dénommé Schmickrath
De ce que, négligeant le lot des bureaucrates,

Avec ses cheveux longs sous son vieux chapeau mou,
Il traîne dans la rue allant on ne sait où.

Mais ça me laisse en bois de savoir que des pleutres
Aboient contre ma vie privée comme des meutes . . .

Si Prud'homme me larde et m'épluche, tant pis,
Je suis pareil aux chiens errants qui font pipi,

Quoiqu'en puisse opiner Popol ou bien Jujules
Au gré joyeux de leur caprice noctambule.

Mais au fond, je m'embête ici, et vous assure
Que plus souvent je broie du noir que de l'azur

Dans cette horrible ville où mon ennui divague
Avec des rustres à ses trousses qui vous narguent.

Heureux quand mon esprit, gonflé comme un ballon
S'essore, à vol serré, là haut, vers l'Hélicon,

Où les étoiles douces ne sont pas méchantes
Au poète affublé de chimères qui chante,

Et où des rêves bleus, doux comme le sommeil,
Naissent à fleur d'azur, aux rives de soleil! . . .

SON ABONDANCE J.-J. VAN DOOREN.

Fils d'un père illustre „dispensateur de gloire et d'immortalité“ en prose et en vers, J.-J. Van Dooren naquit à Arlon-en-Luxembourg voilà quelques vingtans. Fécond en diable, — on dirait prolifique si ce terme, évocateur de trop matérielles choses et peu poétique, ne devait nécessairement froisser les oreilles pudiques de très dévotes personnes — et pareillement précoce, il conçut ses premiers vers à l'âge lacté, et sa nourrice fut sa première muse. Au sortir de l'enfance il édita un fort volume de 48 pages, puis se mit à collaborer avec frénésie aux plus diverses revues. *Floréal* se fit une gloire d'accueillir et de lancer cet enfant prodige; *Vers l'Horizon*, le *Thyrse*, la *Revue funambulesque*, la *Belgique française*, la *Belgique artistique et littéraire*, le *Photo-Programme*, l'*Écho du Luxembourg* etc., à l'envie insérèrent de ses vers. D'autres publications, telles les *Illuminés de la Semoy*s et les *Intellectuels Arlonais* le reçurent à colonnes ouvertes.

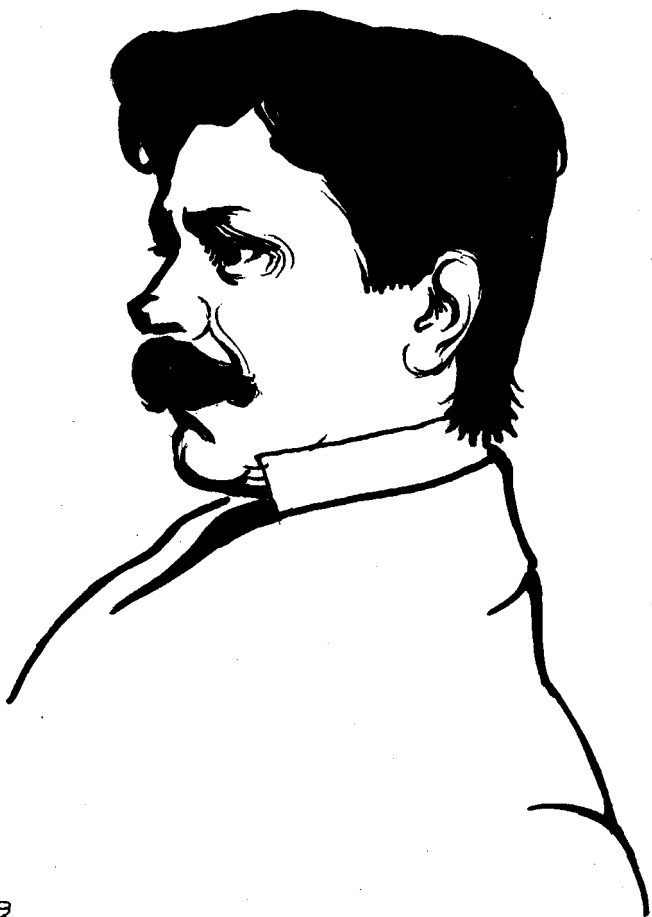
Comme tous les grands hommes (il mesure environ 1 m. 82) J.-J. Van Dooren a ses manies; il ne travaille qu'au théâtre, pendant les entr'actes, et en fumant de fastueux londrès. Adversaire des théories en *ique* et *iste* il ne s'est intoxiqué nulle doctrine, et hésite entre toutes sans en adopter aucune. Donnera quelque proche jour la mesure de son talent dans une œuvre définitive. D'ici là, abonde, abonde.....

SON ESTHÈTE PRINCIÈRE JAN DUREN.

Est-ce Jean, Jan, Jane, Jeanne ou Yan? Duren ou Durant? Pays-Bas, France ou Luxembourg? Rachilde ou Jean de Chilra. Il ou elle? — Toute interview nous fut impossible; seul, de Port-Saïd, route des Indes, un cablogramme nous parvint et ces mots: „Mystère et discrétion“ — Respectons la transparence de cet incognito!

A l'instant un nouveau cablogramme, explicatif, dont teneur:

Née siècle dernier bords odorants Pétrusse — Fonts baptismaux révolte — Plus tard, simiesquement grimpai. — Recluse monastère Hagia Sophia: Chante, Dante, enfer nouveau — Initiation littéraire: Delille, Desbordes, Delavigne — Hollande, Lorraine, examens, bachots etc. — Carrière pédagogique: école dimanche Pafendal. Préconisai détriment vêpres — horresco referens! — dominicale promenade, mépris règlement, dressage liberté — Anathème! — Collaborations: divers, *Revue luxembourgeoise*, *Floréal*! Pars pour Indes me pénétrer bouddhisme intégral. — Vichnou protège *Floréal*!



R. 08.

NOTRE CHER MAITRE JOSEPH HANSEN,
ROI DE LA GAFFE.

LA MAISON D'EN FACE.

Ne forçons point notre talent,
 Nous ne ferions rien avec grâce :
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne saurait passer pour galant.

(Lafontaine: L'âne et le petit chien. Livre IV. Fable 3).

SON OMNISCIENCE LE DR. PR. DR. ABBÉ TARTEMPION.

Le pauvre homme!
 Molière (Tartuffe).

La plus surfaite des réputations ! Il suffit de lire avec un soupçon d'attention l'un ou l'autre de ses produits pour se faire du néant l'image la plus concrète qui soit. Une machine à répétition, échappement et déclanchement. Un tour de manivelle, déclanchez ! et s'écoule, inlassablement, le sombre flot de son éloquence ! La matière est *ad libitum* : langues mortes et langues vivantes, recherches historiques et questions de jurisprudence, linguistique et terminologie, mathématiques et sciences naturelles, théologie et grammaire, littérature et philosophie ! Albert-le-Grand ? Point ! — Pic de la Mirandole ? Moins encore ! Simplement Tartempion, Tartempion, le vrai pédant de petite ville. De bonne foi, d'ailleurs. Croit que c'est arrivé, s'exténue, s'évertue, peine et geint ! Un cuistre attendrissant : c'est lui qui dressa la statistique des mots du Code Civil commençant par une voyelle et qui compta les grains de blé du litre d'or. — Style gras, trouble, bourbeux, pesant : fond de vase et vase de fond.

SON UNIVERSALITÉ LE DOCTEUR MACHINMANN.

D'excellent médecin devint méchant auteur.

(D'après Boileau.)

Débuta dans les lettres d'une façon dont le retentissement ne nous est point parvenu. Force son talent sans grâce et joue du violon comme Ingres. Une cuisinière qui lâcherait ses fourneaux pour devenir professeur de maintien! Machinmann est fait pour la littérature comme Tartempion pour la poésie! Style pâteux comme de la guimauve, collant comme de la glu, filandreux comme du macaroni, boursoufflé comme de la peinture fraîche au soleil, enflé comme une fluxion, „neutre comme le Grand-Duché de Luxembourg.“ S'empêtrant de tous les clichés qu'il rencontre et ne les abandonnant plus, ce spécialiste du lieu commun semble n'accoucher de sa prose que grâce au forceps du copiste. Tout ce qu'il écrit (il est bilingue et fécond) a l'air d'avoir été commandé à tant l'aune en quelque maison de confections. Il y a peut-être plusmauvais, mais, certes, il n'y a pas plus nul.

SON IMPORTANCE L'ABBÉ DE CHOSE.

Intelligent? — Sans conteste — Remuant! Oh! remuant! — Habile? Très! — Sympathique? Encore! — Orateur éloquent, vibrant, sentimental, nullement persuasif. Attitude et trémolos. — Beethoven! Ah, Beethoven! Michel-Ange! Ah! Michel-Ange! Ah Schiller! Ah! Goethe! Ah! Victor Hugo! Ah! Lamartine! Ah! François Coppée! Ah! Tartempion! Ah! Machinmann! Ah, etc. Tout est beau, tout est bon, frais et joli! Bravo! bravissimo! Et de l'encens à droite, et de l'encens à gauche. Tous bons premiers! Félicitations! „Auch er ist unser!“ Poignées de mains à travers l'espace! Sauts de carpe et pirouettes. Palinodies! — *Il Santo!* — La littérature d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de demain, celle de tout-à-l'heure. Tout, tout, tout. Encore un encensoir d'cassé. Ça, va bien, les morceaux en sont bon! Et allez donc! Battage et chiqué — mais — il sait écrire.

Et cela, tellement, le distingue des deux autres!

G. MAMPHOU.

DÜRFEN WIR UNS WIRKLICH FREUEN?

EIN MÖGLICHES GESPRÄCH

Von ERASMUS HIRSCHKÄFER.

Ort der Verhandlung: ein besseres Bierlokal. Im Hintergrund klappern die Billardbälle. Zwei Litteraten, der eine in schwarzer Melancholie, der andere in behäbiger Fülle, stellen es dem grünen Tische und den schwächlich gehandhabten Elfenbeinkugeln anheim, wer heute Abend dem Kellner die Zeche nicht bezahlt. Im Vordergrund sind die Tische mit fanatisch dreinschauenden Trictracspielern besetzt. In einer Ecke sitzen erstklassige Menschen und spielen Skat. Sie legen aber gleich die Karten weg, um sich höheren weltbewegenden Gesprächen zu widmen.

Ein schwarzer Herr: Es wird aber jetzt zu stark mit den Kerlen. Die bilden sich ein, wir seien mit Blindheit geschlagen. Haben Sie gelesen, was dieser kleine ruppige Schulmeister gestern im „Germinal“ über den schönen wunderherrlichen „Götz Krafft“ geschrieben hat, über unsern „Götz Krafft?“

Ein grauer Herr: Ich lese den „Germinal“ überhaupt nicht mehr.

Ein junger Mann: (bei dem die Greiforgane überraschend stark ausgebildet sind): Ich stecke ihn gleich in den Ofen, und ich bin allemal froh, wenn das Feuer von diesem Blödsinn nicht erlischt.

Der schwarze Herr: Aber den „Götz Krafft“ haben Sie gelesen?

Die beiden andern: Freilich, freilich, den hat überhaupt jeder gelesen, der sich einigermaßen respektiert.

Der schwarze Herr: Also der kleine Schulmeister sagt, im „Götz Krafft“ sei kein Stil und es seien keine Ideen drin. Ist das nicht zum Weglaufen?

Der junge Mann: Wissen Sie, wo der ganze Witz hinaus soll. Dieser kleine dicke Tintenfisch ist neidisch, daß er mit seinem Geschreibsel nicht so viel verdient wie der Edward Stilgebauer. Und damit basta.

Die beiden andern: Gut gebrüllt, Löwe.

Der junge Mann: Der Schulmeister ist überhaupt ein neidischer Kerl.

Der graue Herr: Und ein eingebildeter Mensch dazu.

Der schwarze Herr: Er ist halb verrückt. Ich verstehe überhaupt nicht, was er schreibt.

Am Billardtisch hört man eine Stimme: Gott sei Dank. Endlich ein befreiendes Wort. Wie bin ich so glücklich, daß ich von solchen nicht verstanden werde.

Das Gespräch nimmt seinen Fortgang.

Der graue Herr: Aber der andre, der Vielsemestrige ist noch verrückter als er. Der glaubt, weil er einige schlechte Verse gemacht hat, er sei der Herr der Stadt.

Der junge Mann: Wenn ich ja Verse machen wollte, ich würde denen mal zeigen, was Verse sind. Mein *Première-Examen* hab ich mit Auszeichnung bestanden, in allen Aufsätzen bekam ich eins. Ich weiß deutsch und französisch wie kein zweiter. Wenn ich schreiben wollte.

Der schwarze Herr : Wissen Sie, was man von den beiden wiederum erzählt? Letztthin gingen sie über den Paradeplatz. Sie zeigten auf das Dicks-Lentz-Denkmal und der Vielsemestrige sagte: „Ne pensez-vous pas que nos compatriotes auraient pu nous réserver cette place. Elle ferait tout de même mieux notre affaire que la place de la Constitution.“ Ist das nicht Wahnsinn? Ist das nicht Blasphemie gegen unsere Nationaldichter?

Der junge Mann : Fürchterlich.

Der graue Herr : Haarsträubend.

Der schwarze Herr : Sie verderben die Jugend und das Volk, sind gegen Gott und Religion, sind Anarchisten und

Der graue Herr (schmunzelnd) : Man munkelt noch so etwas von

(Er lehnt sich über den Tisch und spricht geheimnisvoll leise) :

Der junge Mann : Ja, ja, das hab ich mir immer gedacht.

Der schwarze Herr : Und es wäre überhaupt besser sie würden mal anständige Menschen werden. Alle drei lachen behäbig und überlegen.

Am Billardtisch hat es sich unterdessen entschieden. Vous avez perdu mon cher, sagt der eine in schwarzer Melancholie, faut-il que vous soyez jeune tout de même pour vous laisser embêter par les croquants!

LETTRE DE CHÉRUBIN.

Madame, c'est en vain que battant le rappel
 Votre indiscrete épître en plaisantant ma morgue
 Parle des jours passés en un sanglot d'appel;
 Notre amour d'autrefois, Madame, est à la Morgue!
 Il n'en reste qu'un conte en prose, hélas! lequel
 Je mets en vers avec amour délice et orgue.

„En vers! le malheureux a la tête à l'envers! “
 Penserez-vous, haussant vos *„épaules d'ivoire“*
 „Je ne lui connaissais encor point ce travers!
 „L'infortuné garçon dut m'écrire après boire!“ —
 Madame, excusez-moi! Si ma prose est en vers,
 C'est que les vers, dit-on, sont un aide-mémoire.

Or, la précision manque à vos souvenirs,
 Et vous errez vraiment d'une façon étrange!
 Rétablissons les faits, (nous avons des loisirs)
 Intervertissons-les et faisons un échange.
 (Si je fus, toutefois, docile à vos désirs
 Ne criez point, Madame, à la *chute d'un ange!*)

Mais vrai, j'avais quinze ans, et n'avais de l'amour
 Que le vague aperçu qu'en donne le collège.
 C'est peu, mais c'est beaucoup: c'est ce qu'est le faubourg
 A la ville, la porte à la maison, le siège
 A l'assaut, le côté jardin au côté cour,
 Ou ce qu'à la musique, est, je crois, le solfège.

Quinze ans, j'ai dit quinze ans. . . Je n'étais qu'un gamin,
Un gamin plein de vie et rieur comme un page,
N'aimant que de fort loin le grec et le latin,
Mais fou de lawn-tennis, foot-ball, ski, canotage,
Auto, vélo, cheval, fleuret, polo, patin,
Enfin, fervent des sports comme on l'est à cet âge.

Mais parfois enivré de soleil radieux,
D'espace, d'air, de ciel, de ma liberté chère,
Je m'arrêtais soudain au milieu de mes jeux
Et rêveur, je pensais alors au doux mystère
Que disaient à mon cœur de grands vers merveilleux
Ou le charme troublant d'un roman d'adultère.

Ce fut à cette époque (il m'en souvient encor
Comme d'hier, ma foi) que le hasard complice
Nous réunit un jour, tous seuls, face à face. Or,
Malgré tout mon esprit je fus bête un novice!
C'était dans un salon, Madame, vert et or,
Un tout petit salon, favorable et propice . . .

Vous aviez, je l'ai su depuis, eu des amants!
Même, l'on vous cotait, comme on cote la rente!
Cela n'empêche pas, dit-on, les sentiments
Pour moi, nulle valeur de bourse ne me tente
Qu'elle soit „fonds d'Etat“ ou bien „minois charmants“...
J'avais quinze ans, Madame, et vous en aviez trente.

Auriez-vous, dans Perrault, lu le Petit Poucet?
L'ogre du vieux conteur, était sans doute, encore
Un peu votre parent (ce dont il paraissait)
Vous héritez de lui ce goût qui vous honore
Pour la chair jeune et tendre! Après tout, qui ne sait
Qu'au soleil de midi on préfère l'aurore? . . .

Madame, vous étiez rouée, et le chemin
Tant de fois parcouru dans vos amours anciennes
Est pareil pour cœur d'homme ou pour cœur de gamin.
Vous me dîtes, tout bas : „Car je veux que tu viennes“
Ne sachant que penser je vous laissai ma main . . .
Et soudain je sentis vos lèvres sur les miennes.

Peut-être songez-vous ici que, pour ma part,
J'eus, comme on dit, tôt fait de vous rendre les armes.
Mais daignez réfléchir : Vos yeux, votre regard,
Votre beauté, vos traits, vos baisers et vos larmes.
Et puis, vous l'avez su, je n'ai rien d'Abélard,
Et d'Héloïse aussi vous n'avez . . . que les charmes.

De plus, pour rétablir toute la vérité,
Il faut encor compter, Madame, avec mon âge,
Pensez-y donc : Quinze ans : crise de puberté,
Eveil soudain des sens, lecture d'une page
De roman ou de vers . . . La sensibilité
(Oh ! fort peu !) fait le reste . . . En faut-il davantage ?

Ma foi, ce fut complet : l'antique l'enlèvement !
Rien n'y manquait : La nuit, le manteau, la voiture,
L'alcôve . . . vos conseils . . . suivis aveuglement . . .
Bref . . . en un mot . . . enfin . . . la plaisante aventure
D'un gamin de quinze ans devenu votre amant
Faisant Monsieur cocu avec désinvolture.

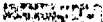
Pour ce bambin blotti, charmeur, entre vos bras
Madame, vous étiez doublement la maîtresse !
O mânes de Louvet ! La marquise et Faublas !
Dans ce monde inconnu d'amour et de caresse
Vous ne me fîtes point pénétrer pas-à-pas,
Mais je vidais d'un trait la „coupe de l'ivresse.“

Oh! que je fus aimé! Du soir jusqu'au matin
 Cent fois, baisant mes yeux, vous disiez : „Je t'adore“
 J'en riais comme un fou, mais j'en étais certain!
 Et rien que d'y penser, voyez, j'en ris encore,
 Mais le timbre est brisé, mon frais rire est éteint,
 Mon frais rire d'enfant, si clair et si sonore. . .

Cela dura trois mois, deux semaines, un jour.
 C'était longtemps pour vous. Puis un subit caprice
 Vous fit courir ailleurs, vers un plus mûr amour.
 Je restais bouche bée, en accompli jocrisse,
 Mais respirant, si bien que l'on m'aurait pris pour
 Un trop fervent martyr échappant au supplice.

„Supplice“ direz-vous, „le mot est un peu fort
 „Il lui fallait la rime, et c'en est là la cause!“
 Mais en pensant ainsi vous auriez plutôt tort,
 Supplice étant le mot qui rend le mieux la chose.
 S'il fallait pour rimer que je fisse un effort,
 J'aimerais mieux, Madame, écrire alors en prose.

Or, depuis mes quinze ans, cinq ans se sont passés,
 Et la réflexion nous arrive avec l'âge.
 A quinze ans on ne pense à rien . . . et c'est assez,
 A seize, on pense un peu, vers dix-huit davantage,
 A vingt parfois, on va, songeur, les yeux baissés,
 Le remords dans le cœur, le sourire au visage.

C'est ainsi que je vais, Madame, et je souris
 Bien des fois, quand en moi mon passé crie et pleure
 L'enfant prostitué dans vos bras de houri!
 Tous vos serments d'amour n'ont été qu'un vain leurre,
 Car vous étiez le chat et j'étais la souris: 
 La raison du plus faux est toujours la meilleure.

Madame, vous voyez, je parle à cœur ouvert,
Car faire d'un enfant un libertin précoce
N'est pas une œuvre pie, et j'en ai bien souffert.
C'était prendre le fruit et rejeter la cosse.
Déjà la pomme d'Eve était un fruit trop vert,
L'atavisme, je crois, vous fit choisir un gosse.

Puis vous lui avez pris son jeune cœur fervent,
Et l'aube de son âme, et toute sa tendresse,
Et son sang le plus pur, et son amour vivant,
Et son rire d'enfant doux comme une caresse,
Car plus jamais depuis il n'a ri comme avant !
Vous voulez à présent lui prendre sa jeunesse.

Or, c'est là votre but. Car les amusements
Sont rares à votre âge et cela vous torture ;
Vous repensez alors à vos anciens amants,
Et voulant réparer une vieille rupture
Vous retournez, Madame, à vos vomissements,
Telle, je ne sais qui, dont parle l'Ecriture !

Mais vous avez en vain tenté le premier pas
Vers ce jeu qu'en musique on nomme une reprise,
C'est un jeu dangereux, ne vous y trompez pas
Et d'ailleurs inutile. Excusez ma franchise
Car si je vous dit : „Zut“, je vous le dis tout bas,
Madame, laissez-là ces essais, if you please.

Le temps, croyez, n'est plus à de vagues regrets,
A des yeux larmoyants, des pleurs de mélodrame !
Ma parole d'honneur vous perdriez les frais !
Et puis, songez-y donc, vous voilà vieille femme,
Vous aimez la chair fraîche, et j'aime l'amour frais . . .
Mais je n'ai que vingt ans, vous trente-cinq, Madame.

G. MANFISH.

PUCKIS HÖLLENFAHRT.

EIN SATYRISCHER ROMAN IN SIEBEN KAPITELN.

(Fortsetzung und Schluß zu Puckis Erdenfahrt.)

I. Kapitel.

EINLEITUNG.

Dem geneigten Leser ist es aus „Puckis Erdenfahrt“ wahrscheinlich in Erinnerung geblieben, daß der Oberste aller Teufel dem großen Puma in höchsteigener Person erschien und ihn allnächtlich zur Hebung seiner haarsträubenden finanziellen Verhältnisse gleich weiland Scheherazade dem Kalifen von Bagdad stückweise einen Roman diktierte. Für diese außergewöhnliche Leistung hatte der große Puma dem Höllenfürsten sein Seelchen verschrieben. Aber nun geschah das Unerwartete. Eines Nachts, da der große Puma, an den Nägeln kauend, an seinem Schreibtische saß und seinen beschwänzten Helfershelfer erwartete, blieb dieser schmähsch aus. Puma ließ kein einziges der altbewährten nekromanischen Zeichen unprobiert, aber es half alles nichts. Da faßte er den Entschluß, eine Weltreise anzutreten, um den ungetreuen Mitarbeiter in allen Reichen der Erde zu suchen und ihn zur Erfüllung des Kontraktes zu zwingen. So kam er auch in die schöne Stadt Lampeduse. Im besten Hôtel stieg er ab — wie erinner-

lich im Fürstengasthaus Weyens-Behrli, und wie es dem großen Puma geziemt, traf er in Reitstiefeln und mit der Reitgerte auf einem feurigen Mustang ein. Der Herr Oberkellner empfing ihn am Hauptportal und übergab die Zügel des rassigen Pferdes dem herbeigeeilten Groom; Puma aber überwies er die zweitbesten Gemächer des Hauses, da die allerbesten schon von einem schwerreichen alten Herrn besetzt waren. Der fragliche alte Herr stand eben im Begriffe, den Lift zu besteigen, als Puma, der sich zu ihm gesellen wollte, zu seinem allergrößten Erstaunen in ihm den leibhaftigen Satan erkannte.

II. Kapitel.

EIN LIFTGESPRÄCH.

Satan war sprachlos. „Also endlich habe ich dich gefunden“, rief entrüstet der große Puma mit drohender Stimme, „du Lump, du Lümmel, du unehrlicher Kerl, du, der du das feierlich gegebene Wort nicht eingelöst und mich vor den Augen aller meiner Leser blamoren hast, hab ich dich jetzt, du falscher Geselle! Scher dich zu dir selber und gib mir unverzüglich meine Seele retour. Nebenbei darfst du mich auch wieder „Sie“ nennen.“ Ob diesen zürnenden Worten zog der Teufel seinen Teufelsschwanz ein, ward ganz kleinlaut und erwiderte mit kläglichlicher Stimme: „Ach, werter Herr, wenn Sie nur wüßten, was mir passierte, wie elendiglich ich selbst betrogen wurde, sie hätten Mit-

leid mit mir und würden meine Justifikation annehmen, die ich Ihnen zu geben bereit bin.“ „Es sei denn“, sprach Puma herablassend.

III. Kapitel.

IM EMPIRESALON.

Indessen hielt der Lift an der ersten Etage an. Satan gab dem großen Puma die Ehre des Vortritts und bat ihn, ihm in seine Gemächer zu folgen. Im Empire-salon ließen sie sich nieder und der Teufel begann: „Liebster und größter Puma! Mit meiner dichterischen Einbildungskraft war es noch immer schlecht bestellt. Dieser bedauerlichen Tatsache ungeachtet, hatte ich mich bewegen lassen, Ihnen zur Erlangung Ew. hochwohlgeborenen Seele, einen Roman, und zwar einen satyrischen Roman, in die Feder zu diktieren. Um meine ärmliche Phantasie zu ersetzen, sandte ich Pucki, den brauchbarsten meiner siebenhundertdreiundachtzig Söhne auf die Erde, um einen Roman zu erleben. Die Abenteuer dieses meines liebsten Sohnes, von denen ich täglich telegraphisch Mitteilung erhielt, diktierte ich Ihnen allmonatlich nächtlicher Weise, um Sie und Ihre Leser zu befriedigen. Anfangs ging es ja ausgezeichnet. Ich sah ein, daß ich das Richtige getroffen, denn scharenweise kamen die vom Lachen Geplatzten in die Hölle gefahren und ich habe noch selten eine so reiche Ernte gehabt. Aber Pucki versagte elendiglich. Wie das geschah, will ich Ihnen jetzt mitteilen.

IV. Kapitel.

PUCKI'S VERSAGEN.

Hier in Lampeduse, wo wir uns eben aufhalten, war es, wo Pucki in schlechte Gesellschaft geriet und hier in demselben Hôtel traf er seine unsittlichsten Verführer. Von Adolar Bonaventura, Bischof von Astis Pumante i. p. i. will ich nicht reden. Derselbe Herr starb nämlich an einer Indigestion und am Alkohol, und seine leichtbeschwingte Seele schwebt jetzt im Hades, wo sie mir untertan ist. Weit schlimmer war der verderbliche Einfluß des korrupten Litteraten Marc O'Parnell. Dieser führte ihn in die Abgründe der Schriftstellerei, und das wissen Sie ja aus eigener Erfahrung: Wer mit der Litteratur in Berührung kommt, geht auch daran zu Grunde. Dieses arrogante Individuum, dieser Jugendverderber entrückte Pucki seinem Auftrage, neue Marterinstrumente zu entdecken, und seine Bildung zu fördern. Und schließlich gelang mein Lieblingssohn zu einem Maße von Verrücktheit, die der dieses elenden Menschen in nichts nachstand. Ebenso schlimm influenzierte ihn ein garstiges Schulmeisterlein, das mit Größenwahn geplagt, alles Hehre und Edle mit Gift und Galle bespie. Als dritter gesellte sich zu ihm ein eleganter junger Mann von angenehmem, einschmeichelndem Äußern, blond gelockt, bartlos, mit einem königlichen Profil und anziehender Gebärde. Dieser lehrte ihn die edle Kunst des Trictrac-

spiels und gewann ihm sogar Salomos Ring ab. Daneben brachte er ihm die verhängnißvolle Begabung bei, Theaterrevüen zu schreiben und dadurch die Leute zu reizen. Daher die Geschichte mit dem Igel, dessen Stacheln den Lampedusern noch heute in den Waden stecken. Das Bedauerlichste jedoch ist, daß die drei mir meinen Lieblingssohn entwandten. Seit Wochen ist er verschollen und ich fahnde hier in Lampeduse vergeblich nach ihm.

Liebster und größter Puma, nimm deine Psyche wieder zu dir — bei diesen Worten überreichte er ihm eine sorgsam in Silberpapier eingewickelte Seele —, zerstöre das mit Blut unterschriebene Dokument — dabei näherte er ein mit siebenfachen Siegeln versehenes Pergament einer elektrischen Ampel; es flackerte auf und hinterließ nur ein Häuflein Asche — und verzeihe mir armem Teufel, was ich an dir verbrochen habe.

V. Kapitel.

PUMA PUMANTE.

Der große Puma war sichtlich gerührt. Mit seiner Reitpeitsche klopfte er den Lampeduser Straßenstaub von seinen Sohlen, hub an und sprach: „Satanleben, tröste dir. Du hast mir meine Seele wiedergegeben und du sollst als Entgelt deinen vielgeliebten Sohn wiedererhalten. Der junge Mann mit dem königlichen Profil bin ich selbst. Deinen Wunschring habe ich

SON INDOLENCE EUGENE FORMAN (1)

(1) N'ayant pu nous procurer ses augustes traits, nous nous contentons de cette planche sobrement réaliste, qui exprime merveilleusement l'un des côtés les plus pittoresques de son remarquable talent!

auch wieder in meinem Besitz, seit ich ihn im Pfandhaus wieder eingelöst habe.“ Sprach's, drehte am Ring, flüsterte die Worte: Salami, Salamo und plötzlich stand mit eingezogenem Schwanze und bittender Gebärde Pucki vor dem gestrengen Herrn Papa.

VI. Kapitel.

WIE PUCKI TROTZDEM SEINE SENDUNG ERFÜLLTE.

Eine schallende Ohrfeige, und Vater und Sohn lagen sich in den Armen: „Ich bin froh, daß ich dich wieder habe, geliebter Sohn“, sprach Satan senior mit thränenden Augen und zitternder Stimme. „Aber kaum kann ich dir verzeihen, daß du mein Vertrauen so schnöde mißbraucht und die Ausführung meines Vertrages vereitelt hast. Sieh, welch schöne Seele geht uns dadurch verloren!“ „Sei nur ruhig, lieber Vater“, sprach Pucki mit bittender Stimme. „Früh oder spät wird diese Seele doch unser werden. Und was meine zwei Aufträge angeht, so höre Vater, was dein Sohn spricht. Die feinste Bildung darf ich mein nennen; die Zeit, während welcher ich verschwunden war, verbrachte ich im Müllertal und im Ösling, und ochste nur so drauf los. Und jetzt steht vor dir ein examenstarker, diplomierter Doctor utriusque juris. Auch das schönste, wirksamste und qualvollste Marterinstrument kenne ich jetzt aus

eigener Erfahrung: in dieser Hinsicht kann nämlich auf der Erde und in der Hölle nichts mit einem Examen verglichen werden.“

VII. Kapitel.

UND SIE ENTSCHWANDEN.

Sie entschwanden nämlich alle drei !

INTERIM.

VANITAS

Blanche tête de mort, ne me diras-tu mie
Quels rêves sont défunts dessous ton crâne dur ?
Leurs vols se sont brisés aux pierres de quel mur,
Ta bouche a dit quel hymne ou bien quelle infamie ?

Tu fus en quel palais ou quelle latomie,
Porteuse de couronne ou pauvre front obscur ;
Et quand sont morts tes yeux, fixés dans le futur,
L'amour s'est-il penché sur ta face blêmie ?

Les peuples et les rois ont-ils porté ton deuil,
L'or a-t-il constellé le bois de ton cercueil,
Fus-tu prêtre ou guerrier, ou de l'académie ?

„Oh, ne réveille pas ma douleur endormie !
Saugrenu bâtisseur de rêves imprudents,
Je n'ai que souvenir d'horribles maux de dents !“

ANASTHASE LA GLU.

LA CHANSON DE L'HOMME.

A un poète.

I.

Issir un jour comme une guigne,
L'air ahuri, piteuse mine
D'un ventre plus ou moins insigne
Et ne savoir quoi ni comment.
Pousser des cris de jeune grive
Et puis entrer, bruyant convive,
Au peu banal banquet du vivre
Ainsi qu'on dit communément.

II.

Passer des nombres de décades,
Tel qu'un ministre dans son cadre,
A rêver aux douces monades
Ou à rêver à rien du tout.
Etre une façon d'être rogue,
Bête comme oie et comme phoque,
Boire et rendre pas mal de drogues
Contre la fièvre ou bien la toux.

III.

Etre un potache comme un autre
Qui dans le proche égoût se vautre
Et pour finir ne se décrotte
Que pour courir le guilledou.
Avoir des maîtresses quelconques
Qui vous en content, puis vous trompent,
Fréter, sur fond d'azur, des jonques
Au lac du Tendre où rire est doux.

IV.

Aller au long des longues routes
Vers les labeurs des sales croûtes,
Et puis, ainsi qu'un mulet broute
Manger le foin quotidien,
Faire de l'œil à la Grande-Ourse
Sans une drachme dans sa bourse,
Boire à de très quelconques sources
Une onde qui ne vous dit rien.

V.

Puis au tournant des voies en fourche,
Sur un Pégase qu'on enfourche
Avoir des rimes dans sa bouche
Plus qu'un Morgan n'a de dollars,
Avoir un peu de vague à l'âme,
Du bleu, du rythme sous le crâne
Qui posent, doux comme une femme
Sur votre cœur un peu de nard.

VI.

Vivre une douzaine de lustres
Parmi des simples et des rustres,
Enfin descendre, peu illustre,
Offrir aux larves gras festins,
Pour qu'un savant des temps futurs
Prouve à votre progéniture
Qu'enfin, de par votre structure,
Vous n'étiez rien moins qu'un crétin.

AUS EINEM KOMPENDIUM DER SCHRIFTSTELLERTECHNIK.

(Von einem, der es versteht.)

Lies keine Dichter, wenn du über sie schreibst; du könntest etwas dabei empfinden. Was hast du aber davon? Du könntest dich dabei auch schämen, und dann würde deine Prosa nie geboren werden. Es ist aber notwendig, daß die nicht ungeschrieben bleibt, denn dein Name steht doch besser am Ende einer Seite als nur auf einer Visitenkarte.

* * *

Was du sagen könntest, haben andre schon besser vor dir gesagt. Denn — so schwer du das auch begreifst — es gab schon gescheiterte Leute als du. Schreibe daher ganz ruhig ab. Aber weil es dumme, eingebildete Jungen gibt, die deine ehrliche Arbeit als Diebstahl bezeichnen möchten, mußt du ab und zu Anführungszeichen setzen. Wenn einer dir mit Entlarvung droht, dann beweise ihm, daß er viel zu viel von sich hält und daß du ein bescheidener, braver, liebevoller Mensch bist. Er bekommt daraufhin Mitleid mit dir und du bist seiner los.

* * *

Für den Philologen hat die Universität eine nicht zu unterschätzende Bedeutung: er lernt an ihr den Gebrauch der Fußnote. Schreibe alle deine Werke so, daß du mit den Fußnoten anfängst. Der Text, der drüber steht, wird zwar auch gelesen, aber nur von den Ungebildeten.

* * *

Denke daran, daß die Leute, die deine Bücher kaufen und lesen, Rücksichten verdienen. Wenn sie herausfinden, daß du klüger bist als sie, dann bist du verloren. Beweise ihnen durch deinen Stil, daß du ein Philister bist. Du kleidest dich ja auch wie die andern Leute, schreibe also auch wie sie. Und wenn du keine roten Westen tragen möchtest, dann suche auch keine auffallenden Farben in deinen Stil zu bringen.

* * *

Denke daran, daß die frischen Semmeln wohl besser schmecken, aber leicht Magenkrämpfe verursachen. In der Litteratur ist es nämlich gerade wie mit den Semmeln. Je abgestandener diese sind, um so besser bekommen sie einem schwachen Magen. Schreibe für die große Majorität der schwachen Verdauungsorgane.

Hüte dich, Träume zu haben und Visionen, hüte dich, vor deinen Nerven und deinen Gefühlen. Lasse das den dummen Dichtern, die ihr Herz und ihre Schmerzen zu Markte tragen. Zwar weint über deine Schriften niemand und sie lösen keine Torheiten aus.

Aber die alten verständigen Herrn drücken dir die Hand und sagen dir: Lieber Herr N. . . . Sie sind so verständig und ich verstehe Sie auch so gut.

*
*
*

Die Visionäre und Dichter sind ihr ganzes Leben hindurch ein wenig verrückt, immnr aber sehr unmoralisch. Anständige Menschen meiden sie, weil sie immer zu wenig Geld und zu jeder Zeit viel zu viel Liebe haben. Du hast zwei jämmerliche Beispiele vor dir: Verlaine und Grabbe. Sei nicht wie sie. Ein gutes Mittagessen taugt mehr als ihr Wahn.

Für getreue Abschrift ohne Anführungszeichen der Redaktionssekretär, JUSTINUS PFEFFERLING.

DU STYLE ou DE L'ART DE NE PAS ÉCRIRE.

(Pilules à l'usage des anémiés littéraires.)

I.

Il est entendu que ce n'est pas pour toi que tu écris, pour la plus belle floraison de tes rêves, ni pour fixer ceux qui t'éblouissent sur la toile de tes expressions, dans le cadre de ton style, ni pour certains qui te comprennent, mais bien pour les autres, pour le public adulateur et la satisfaction de son appétit. Tu feras

donc de la littérature comme d'autres débitent de la moutarde ou audent du calicot, et ta table de travail sera un comptoir.

II.

A la devanture de ta boutique tu alterneras tes produits: „Fais en sorte que chacun trouve chez toi à sa convenance“. Mais que ton étalage soit homogène et que ton assemblage n'ait rien de choquant. Tâche à cet effet d'établir une formule et applique-la avec soin.

III.

Règle générale: Se hâter d'oublier que cette formule mécontentera quelques grincheux. Mais ils seront une infime minorité. En effet, ce seront les gens intelligents.

IV.

Il s'agira d'abord de te contenter toi-même. Aucune difficulté si tu es un imbécile. Es-tu par malheur un être intelligent, évertue-toi vers une radicale transformation. Avec un peu d'application on y réussit toujours.

V.

Une fois mué en crétin, deux chemins s'offrent à toi: Le plaisant et le sévère, autrement dit, l'œuvre d'imagination et celle de critique. Choisis. Le bicorné du garde-champêtre te rappellera qu'il est interdit de vagabonder à travers champs. Ton choix fixé sur l'un il t'est à jamais défendu de t'égarer vers l'autre!

VI.

Déambules-tu sur la route du *Sévère*, entoure-toi de bouquins sans nombre; fais de la critique et de la philosophie en pillant un chapitre à droite, en volant une phrase à gauche. Sors peu; confiné chez toi tu feras des „réussites“ ou des „patiences“, ou tu joueras à la *main chaude* avec ton ombre. Tes amis, astucieusement, te feront une réputation de bénédictin; et quand on te verra passer, chef baissé et démarche lasse, on t'admirera en silence; mais on ne te lira jamais. — C'est la gloire !

VII.

Le *Plaisant* t'attire-t-il, plus de circonspection s'impose, puisqu'il convient de créer. Mais restreins cette création à un strict minimum. Tu trouveras partout des „nègres“. Et tu seras pareil à M. Pierre Maël ou à M^{me} Paul Junka. — C'est la gloire et l'argent !

VIII

Boileau l'a dit: „Enoncer clairement“ donc, de la clarté par-dessus toute chose. P. c. éviter les arcanes de pensée et de style, les sous-entendus littéraires, les symboles, les analogies, les figures, les litotes et les hyperboles, les tropes et les métaphores. Appeler un chat, un chat et * * * un imbécile ! Mais faire abonder le cliché et le lieu commun ! Cela est toujours bien vu.

IX.

Il faut présumer que le consommateur ignore pareillement toutes les branches du savoir humain, car l'allusion littéraire, scientifique, historique ou autre est fâcheuse chose. Il n'est pire sourd que celui qui ne peut pas comprendre! — Que Herr Eduard Stilgebauer et M. Xavier de Montépin, qui sont à la portée de tout le monde, te servent de modèles.

X.

Principe: *Ecris pour les concierges.*

XI.

Une fois éliminée la minorité intelligente, les lecteurs tous, sont des concierges.

Concierge le Monsieur bedonnant de qui la patte velue éponge le front moite d'avoir essayé de comprendre telle allusion au „geste auguste du Semeur.“

Concierge la brave dame, lectrice de Georges Ohnet, qui, ayant pleuré sur les *Dames de Croix-Mort* s'effare de ne saisir *Thaïs*.

Concierge le petit jeune homme impeccablement cravaté, acheteur hebdomadaire du *Frou-Frou*, du *Tutu* et du *Sans-gêne*, et de qui une lippe de dégoût marque l'audition d'un poème de Samain.

Concierge l'homme influent politique et parlementaire qui s'extasie sur Jaurès et achève avec un haussement d'épaule méprisant la lecture de *l'Impérialisme et la morale des peuples* de Paul Adam.

Concierger l'esthète discoureur et raisonneur, fidèle écho de choses apprises par cœur, phonographique critique d'œuvres jamais lues, d'auteurs jamais parcourus.

Concierger toi-même sans doute, et moi-même peut-être!

XII.

Il y a encore les sous-vétérinaires grandiloques et absurdes qui font de la politique et de la littérature ailleurs même qu'au Café de la Source, les avocaillons sans cause qui guettent la clientèle au coin des élections, les petites incapacités pédantesques du „Corps enseignant“ que six mois de Sorbonne ou de Collège de France habilite à l'enseignement d'une langue qu'ils ignoreront toujours, l'abonné aux magazines „auquel son budget ne permet pas „plus“ de subvention à la littérature“! (sic!) et mille et un autres intellectuels de qui l'avis est précieux et le conseil à suivre!

XIII.

Il y a surtout le mécontent, l'aigri, celui que des succès de collègue destinèrent à la littérature et dont le talent avorta lamentablement avant que de naître. Prête à ses propos une attentive oreille. Il parle toujours, partout, de tout. Dans le geste dont il rejette en arrière une chevelure abondante ou dont il assujettit un binocle rebelle, le raté s'affirme, frénétiquement.

XIV.

Il y a enfin Monsieur Homais!

G. MAMPHOU.

ÜBER DIE BEDEUTUNG DER LITTERATUR UND KUNST

FÜR DIE, DIE DARÜBER SCHREIBEN WOLLEN.¹⁾

Veni, vidi, vici

Ich kam, sah und siegte.

(Worte Julius Cäsars an seine Römer)

Es gibt auf der Welt eine hehre Verbindung, einen Bund groß und lauter, wie ihn einst Noe mit Gott dem Gerechten schloß. Das ist der Bund, der alle Diener des Wortes und alle Helden der Feder, die erfüllt sind von einem hehren Idealismus, stillschweigend von Herz zu Herz verbindet: Der Bund der gegenseitigen Hochachtung und Belobung, der Bund erha-

¹⁾ Unser Mitarbeiter Jacob Muller hat auf der diesjährigen Generalversammlung für angewandtes Schrifttum herrlich gesprochen herrlich wie der Blitz, der die Eiche spaltet und das Horn des einsamen Nachtwächters, symphonisch aufsteigend wie das glorreichste aller Walzerlieder, „Hab mich lieb“. Wir thun gute Arbeit, wenn wir diese Rede, die in in- und ausländischen Blättern bereits nicht publiziert worden ist, in unserer geschätzten und vornehmen Monatsschrift abdrucken, auf dass keines ihrer Samenkörnlein verloren gehe in alle Ewigkeit. Die Mehrzahl der Zuhörer schlief, als diese einzigartige Rede zum Himmel stieg; wir sind dieser Wirkung so sicher, dass wir für die glutvollen Frühlingsnächte keine bessere Lektüre empfehlen können. Ein Wort des Jubels und der Dankbarkeit mag hier seine Stelle finden, ein Wort, das unbescheiden klingt und auch so gemeint ist: Auch er ist unser. — Dr X.

bener gegenseitiger Liebesdienste. Was sind ohne uns, ohne die Ausleger und Kommentatoren, die Dichter und Denker der Nationen? Sie sind nichts als ein Windeswehen, aber wir sind die Eichen, die stolz und trotzig ihre Kronen wiegen, wenn dieses Wehen in unsern Blättern rauscht, die dann einen holden Gesang anstimmen von der Dichter Größe und Glück.

Und alle die Dichter sind zu groß für die Menge. Das macht unsre Stärke und unsern Ruhm, und die nicht zu unterschätzende Bedeutung unserer Arbeit. Wir sind die Richter im Streit und wir allein sind imstande, dem anbetenden Volke, das sich zu uns hin drängt, die genialen Worte und Werke der Geisteshelden der Menschheit zu überliefern. Wir stehen an der Spitze der Nationen und reichen uns die Hände, die Dichter sind da für uns und die Bedeutung der Dichter, die Bedeutung der Kunst liegt in allererster Linie darin, daß wir Auserlesene darüber schreiben können.

O, Henrik Ibsen, du stilisierter Satiriker, den gottlose Simplizissimusredakteure einen stilisierten Struwelpeter nennen; ich war nicht im Bunzlauer Stadttheater, als dein weihevolltes Gottbeerdigungsdrama „Rosmersholm“ über die weltbedeutenden Bretter ging; — ein Gelübde verbietet mir ja seit langen, langen Jahren schon den Besuch solch weltlicher Schaustellungen. Ich habe den einzigen Band der Reklamausgabe deiner Werke den ich besaß, gemütsinnig in der Kollekte geopfert, die

das städtische Armenbüro in den erhabenen Hallen der Lampeduser Kathedrale abhielt. Die „Gespenster“, die mir einst mein Onkel zum Geburtstag schenkte, hab ich verbrannt, als mein Beichtvater mir sagte: „Sie sind gottlos, gottloser selbst als die Zeitschrift „Floridah“. Und doch habe ich über dich geschrieben und gesprochen hab ich von dir vor dem hehrsten Publikum, das je nach der Vesper die Säle füllte. Und als alles gedruckt war, dankte ich meinem Gott und Herrn, daß er dich geschaffen, um mir zur Verherrlichung zu dienen.

O Beethoven, welch herrliche Zeilen gabst du mir ein, welch einzigartige Worte fand ich für deinen überragenden Genius, welch kraftvolle Stimmung weht aus den wenigen Sätzen, die ich über dich geschrieben. Und doch habe ich mich stets gelangweilt, wenn die Tonwellen deiner Eroika an mein Ohr drangen.

O, Michelangelo und Raphael, ihr Heroen der Kunst, o göttliche Meister, zwar bin ich nicht in Rom gewesen, um eure Werke in ihrer ganzen Schönheit zu bewundern, aber aus den Ansichtskarten, die mir mein lieber Freund und Landsmann Professor Dr Emil Wolfsbart aus der ewigen Stadt sandte, konnte ich erkennen, wie herrlich Ihr den Strahlenkranz der Kunst um das Haupt der altehrwürdigen Roma legtet. Und wie einzig waren meine Gefühle, wie einzigartig schön, könnte ich über Eure Wunderwerke schreiben.

Wir wissen alles schon und wir fühlen es; die Dichter und Künstler sind da für das Volk; wir aber sind da für die Elite. Was sollen wir Zeit verlieren Dinge zu lesen und anzuhören, die wir in unserm tiefsten Innern ebenso stark empfinden. Wir wollen keine Genießer sein und keine Schwärmer, wie alle die, welche aus dem Genuß des Schönen heraus ihre unverständigen und unverständlichen Worte stammeln. Unsere Losung ist: Die Kritik ohne die Litteratur, die Rede darüber ohne die Kunst selbst.

Für getreue Wiedergabe:
Der Redaktionssekretär,
 JUSTINUS PFEFFERLING.

PARAPHRASE SUR „VIENS POUPOULE“

pour JEANNE, SIMONE ou MARGUERITE.

*Vers les bois gonflés de mystère fauve,
Tes yeux dans les miens,
Nous nous en irons dès le matin mauve.
Viens Poupoule, viens.*

*Moule ton corps beau d'un tailleur costume
Nous dirons des riens
Purs et amoureux, comme de coutume.
Viens Poupoule, viens.*

*Viens ! je te dirai de si neuves choses
O ma douce ! Tiens,
Les bébés, tu sais, naissent dans des roses !
Viens Poupoule, viens.*

*Viens vers les bois verts ! Avec des saucisses
Attachons nos chiens
Et tu connaîtras d'ignorés délices.
Viens Poupoule, viens.*

Bois de Clamart, mai 1903.

G. MANFISH.



 .08.

SON ARROGANCE LE PRINCE AVRIL
(MARCEL NOPPENEY).

A LA FAÇON DE

NACH BERÜHMTEN MUSTERN.

Emile Zola.

RHUM.

Une angoisse, l'absurde et fatale angoisse de la réalisation proche, amère quintessence de l'attente comblée, premier acompte du futur bonheur, ce créancier implacable, vivifia la terne prunelle du poète, rida, telle une chute de caillou l'onde placide, son front las, se trahit en frémissements arachnoïdiens aux extrémités de ses doigts qui, par la blancheur de l'épiderme, la souplesse des phalanges, la polissure des ongles, attestaient un suprême dédain des vulgaires labeurs, agita, d'un battement rythmé sur la mosaïque sonore ses chaussures lamentablement éculées, lorsque, d'un ravissant papier genre chinois, blanc à dessin ocre, et avec un raffinement de tendres précautions dont une jeune mère userait envers son nouveau-né, le marchand de comestibles enveloppa la bouteille, vase précieux d'où, à flots violemment odorants s'épancherait la brune liqueur somnifère, graal ineffable, où bientôt, dans l'absolue et apaisante solitude de sa mansarde, à longs traits, goulûment, insatiablement, il puiserait, après l'initial vertige et l'ivresse au paroxysme l'accalmie,

l'oubli, un néant dépourvu d'horreur, parce que temporaire.

Toujours, le regard servile, l'échine obséquieuse, de ses mains expertes, mais crochues et poilues qui évoquaient, au sein des forêts primitives ces anthropopithèques, nos farouches ancêtres aboyant au pied de l'arbre trop lisse pour y grimper, rugissant à l'inquiétante lune blême, disputant aux grands fauves leur chaude proie pantelante, l'homme roulait, roulait la bouteille, la drapant des replis successifs de cette enveloppe frêle dérisoirement, et crissante comme une soie dure, ou des fleurs fanées qu'on remue, ou des roseaux, quand s'y joue la brise matinale.

Sous la torture prolongée, les forces vitales du poète s'exaspérèrent : Les dilatations et contractions alternatives de sa cage thoracique s'opérant à des intervalles de plus en plus rapprochés, il haletait comme un soufflet de forge. Expulsé avec force du ventricule gauche, d'un jet brusque son sang affluait à l'artère aorte, puis, ayant — charrié par l'arbre aortique à travers l'organisme — généreusement abandonné ses éléments nutritifs, il rentrait appauvri dans l'oreillette droite, en produisant un son presque métallique. Ses diastoles générales s'écoulaient d'une manière effrayante, et le doigt appliqué sur une artère radicale eût reçu, en une minute, la sensation de plus de cent pulsations. Contractés les muscles horripilateurs faisaient saillir les bulbes pileux de la profondeur du derme.

A présent l'homme, se baissant, releva de dessous le comptoir une feuille énorme de ce papier d'emballage si grossièrement fabriqué, que par endroits on y retrouve des brins de paille, d'une nuance indécise où le gris et le brun s'équilibrent, et, la divisant de ses grosses pattes velues en deux moitiés symétriques: Pas frelaté, celui-là, monsieur! Du vrai Jamaïque, je le garantis! Il vous brûle le gosier comme du feu. Je vends aussi d'un excellent cognac, marque Hennessy, vous devez connaître: mais ça vaut dix francs!"....

Cependant, sous les vastes cloches transparentes, le Gruyère, humecté de sueur, ouvrait des yeux multiples; un Hollande entamé, gigantesque pomme d'or du jardin des Hespérides, offrait une nudité partielle; crêmeux, débordant, marbré de vert-de-gris, le Brie s'aplatissait, le Parmesan semblait du Gruyère soumis à une action dessicative, le Chester du Hollande pâli; un Munster authentique, d'origine gérômoise, déambulait rotatoirement; un Roquefort béait, hideux, avec des noirceurs qu'on croyait des mouches en capilotade.

L'homme à présent tendait la bouteille; alors le poète, de sa droite frémissante, fouilla la poche intérieure de son pardessus où une lumière brutale se jouait en reflets aveuglants, et d'un geste tragique en sa banalité, jeta sur le marbre le dernier louis, qui, après une pirouette pleine d'ironie gouailleuse, suivie de vibrations progressivement décroissantes, s'affaissa inerte. Et sinistre, macabre, funèbre, telle l'araignée sanguinaire fondant

sur le puceron ingénu, tel le nocturne cafard en regard
des plâtras durs d'un vieux plafond, il se rua.

„Ajoutez deux harengs!“ vociféra-t-il.

JEAN DURAND.

Das jüngste Deutschland.

ICH.

*Mein Lebensrhythmus stampft in roten Süchten,
Die mich im Dämmer meiner Psyche packten,
Und zu des Spasma's Sonnenkatarakten
Will ich mit Frühlingsfieberpulsen flüchten.*

*In grüngelbvioletten Meeresbüchten,
Wo meines Stolzes Panzerflotten flaggten,
Ein Drama töne ich in tausend Akten,
In Tönen, leis unfassbar, wie Gerüchten.*

*In alter Welten moderige Spuren
Gebären will ich flammende Kulturen
Aus meines Geistes jungem Mutterschooss,*

*Und spotten der erwerbenden Banausen,
Wenn meines Iches Schauer mich durchbrausen,
Denn Ich bin Ich, und Ich allein bin gross.*

H. RODEMOL.

Frei nach Richard Dehmel.

ZWEI MENSCHEN.

Ein Mann umschlingt ein Weib im Traum,
Im Fenster gleißt der breite Mond.
Zu Boden rollt des Bettes Flaum:
„So hast du nie den Haß gelohnt!“

„Nenn es nicht Seligkeit, nenns Schmählichkeit,“
Das Weib streckt ihre hageren Arme hoch;
„Du bist ein Schaf, bist deine Wenigkeit,
Die ich an meinem Blut gen Himmel zog.“

Die Uhr schlägt trüb und schlägt halb zehn;
Zwei Menschen wollen noch nicht aufstehn.

* * *

Die Sonne verendet in ihrem Blute
Und scheint in eine Studentenbude.
Ein Mann zerknüllt im Zorn einen Brief;
Ein Weib raucht eine Gianaclis Queen.
„Dein Alter streikt? O Lux, dann gehts schief,
Dann sind wir futsch. Wo will das hin?“

Und immer das Weib den Verlorenen fragt.
Zwei Menschen wissen, was sie plagt.

* * *

Ein Mann spricht: „Samstag kommt mein Geld.
Ein Weib jauchzt auf aus tiefstem Weh;
Der Sphärenklang ertönt: Wir Welt;
Zwei Menschen starren in ein Portemonnaie.

ERASMUS HIRSCHKAEFER.

Adoré Floupette.

PRESTIGISSISIME.

Contemnez-vous ô Prince étrange et chimérique en la luminosité irradiée des ivresses bues emmy lesquelles festoye et chante la bacchanale dolente d'un matin d'hiver sombre le croc de Messaline que confirme l'arc d'un astre bleuâtre miaulant en la nuit égyptiaque? Soleils éteints par delà les nocturnes claires où s'exalte en un songe l'hallali fantasmagorique des preux d'autrefois au pur cimier de glorieux airain! Qu'importe l'horreur capricieuse évoquée des ombres fugitives qu'instaura de son glaive la Triade merveilleuse! Point! — Nul ne gémit sa plainte ainsi et aucunément: par les crépuscules borréens dont s'illustre la langueur des ultimes espoirs nous avons déposé l'Énigme qui scelle le Livre et vers elle inclinés criâmes nos joies. Étranges et ailés trépidèrent les fols enfants de nos rêves et incrustèrent leur or vierge en la pourpre violette des brumes. Mais subitement s'effondra la galerie des machines et échevelée la Tour Eiffel dansa la matchiche sur les décombres. Mélancoliquement en pleureuse théorie défilèrent un cent d'huîtres et douze asperges et leur passage fut lugubre et sinistre. Seules les tours de Notre-Dame de rire se tordirent comme du linge mouillé et un Anglais spleenique accroché à l'Alpha de la Grande-Ourse chanta l'Hymne Russe sur l'air

de la Petite Tonkinoise. Puis de nouveau s'intensifia l'horreur ardente des passés morts et la nuit fut sur l'immensité des mystères.....

G. MAMPHOU.

Solibas Millepath.

SONNET SEMI-ORIENTAL*)

Tout se taisait dans Suse et devers Ecbatane,
La nuit s'irradiait de bleus chrysobéryls,
Les casoars berçaient leurs rêves puérils
Aux rameaux cadencés et fleuris d'un platane!

Le padishah buvait du thé de caravane
Dans l'email flavescent comme une aube d'avril,
Haaroun-al-Raschid présageait quel péril
Au rythme désuet et lent d'une pavane!

Sur un très vieux perchoir de bois qu'adornait l'or,
Un perroquet disait : „Nabuchodonosor!“
Vénus Aphrodite, nue, émergeait de l'onde.

Zarathoustra chantait comme on chante à vingt ans,
Et Monsieur Jaluzot, directeur du *Printemps*,
Au bar de chez Maxim's vidait un demi-blonde.

G. MANFISH.

(*Maxim's bar, mai 1903*).

*) Pour faire suite au *Sonnet égyptien* et au *Sonnet wagnérien* parus au N° 6 de *Floréal*.

Monsieur Georges Ohnet.

SERRÉ-JE PAS NINE ?

Vêtu, à la mode anglaise, d'un habit rouge et d'une culotte en peau de daim, avec son visage plein de distinction et son nez aquilin, le marquis vraiment avait grand air. „Roturier!“ proféra-t-il d'une lèvre infiniment dédaigneuse. Et ce mot cingla Robert en plein visage, comme un coup de cette cravache que toujours l'aristocrate tenait à la main. Mais l'industriel ne rendit pas injure pour injure; avec une dignité parfaite et une fermeté sans arrogance, la droite honnêtement posée sur la poitrine, il répliqua: „Oui, monsieur le marquis Gontran de la Fussinière des Bourdes Ramblay, oui, je suis roturier! Oui, monsieur le marquis, mon grand-père vendait moutarde et mēlasse aux Batignolles, mon père était sucrier, et de cela mon cœur ne rougit point. Tandis que vos ancêtres, monsieur le marquis, des Croisades à la Révolution....“ — Ici, le noble entra dans une fureur terrible. „Qu'entends-je,“ rugit-il, „Révolution! Vous osez, en ma présence, évoquer la Terreur, individu infâme! Je vais vous faire chasser par mes valets!“ — Pétrifié, Robert se tenait au milieu de la salle d'armes. De leurs cadres somptueux, les de la Fussinière, ceux des Bourdes — Ramblay et les autres, semblaient fixer l'intrus avec courroux; et cette armure là-bas, ne le menaçait-elle pas de ses gantelets

de fer?... — „Pardonnez-moi, monsieur le marquis," reprit-il, tout ému; „loin de vous offenser, je voulais rendre mon humble hommage à une race illustre qui, à travers les siècles, fut la gloire de mon pays. Mais, monsieur le marquis, tant de noble sang répandu eût-il été pour le sol français un engrais suffisant, et ne lui mêla-t-on point la sueur, la sueur sacrée du peuple?" — „Roturier!" fit encore le chatelain. Alors Robert, à grands pas se dirigea vers la porte, et là, se dressant de toute sa taille, imposant avec sa longue barbe brune: „Marquis de la Fussinière!" s'écria-t-il, „rappelez-vous que l'un de vos aïeux fut mignon de Henri III!"

La femme de Robert l'attendait au salon. Sous l'influence de la chaleur presque tropicale, elle s'était assoupie, à demi étendue sur le canapé en velours rouge. L'heureux mari resta en contemplation devant cette charmante créature, et sa colère tomba. Il régarda ces cheveux frisés, ce front pur, cette bouche de corail, cette taille fine, ces petits pieds. Soudain, elle ouvrit ses beaux yeux d'azur. „Cher Robert," murmura-t-elle d'une voix mélodieuse, „vous semblez en proie à des soucis." — „Non, non", balbutia-t-il, la saisissant dans ses bras vigoureux de roturier, „comment pourrais-je être soucieux?" — Puis, plus bas: „Ma Nine, ne serré-je pas Nine!"

*Les symbolistes ghiliens. *)*

SI MORNEMENT.

Je ne sais pour quels temps, car l'espoir est furtif
Et le rêve toujours. Oh ! le triste silence !
Et l'âme est encerclée en l'esprit maladif
Qui, pourquoi ? sans raison veut partir et s'élance !

Et ce nonchalamment rempli d'illusions,
Vers, quel horizon morne ! Incertitude folle,
Et l'amour et la foule ivre des passions
Et la tristesse grande — oh ! non — qui ne s'envole !

Et jusqu'où ces jamais et vers quels n'importe où !
Car on ne peut hélas ! exiger la folie,
Et le noir ne commence et ne finit partout
Pour ceux dont la douleur — oh ! là-bas — qui s'oublie !

Pourquoi, sans dire un mot ? Il faut donc y penser
Dans l'azur fabuleux, qui se peuple de songes !
Sans doute elle a donné — je l'ignore — un baiser . . .
Mais le soir qui nous suit est rempli de mensonges ! . . .

*) L'auteur prie celui qui lira ce génial poème glané aux régions aithérées par-dessus les banales réalités de la tourbe vulgaire et du Demos profane, de ne pas, car, au moment de la parturition il était dans un état hyperesthésiforme et ses sens divaguaient d'exacerbation, faire attention aux fautes cependant si on peut appeler ainsi une très forte dérogation aux pérenelles règles de la logique aristotélique et qui dure aujourd'hui contre la ponctuation inaléable et tant fausse.

Oh! la nuit sur les cœurs après les longs amours,
Et ce voile si d'ombre et si plein de détresse!
Oh! ces fols je ne sais et ces mêmes toujours
Et pourquoi ces désirs et ces effrois sans cesse?

GEORGETTE MARYAN.

Sonnet d'Arvers.

SONNET SUR L'ART DES VERS.

Dédié à Mesdames

Augusta, Dagmar et Yseult.

La rime a son secret, la raison son mystère,
Un problème éternel mais qui n'est que conçu!
Le mal est de résoudre. Aussi doit-il se taire
Celui qui l'a tenté mais qui ne l'a pas su!

Hélas! Quand le mot juste échappe inaperçu
L'autre vers, à jamais, est un vers solitaire,
Et le poète ira jusqu'au bout de la terre
Cherchant en vain un don qu'il n'a jamais reçu.

Tandis que ceux à qui Dieu fit la rime tendre
Poursuivent leur chemin, attentifs, sans l'entendre
Avecque la raison disputer sur leurs pas,

D'autres, à l'impuissance austèrement fidèles,
Clameront, relisant ces vers frémissant d'ailes :
„Quel est donc ce jargon?“ et ne comprendront pas.

G. MANFISH.

Ubu-Roi.

LA BALLADE DES OMBRES

SUIVIE DU

SUPPLICE D'UN INFIRME.

En ce temps-là, par la toute-puissance de Poucki, le prince infernal, de grandes choses s'accomplirent.

La nuit.

Des clochers de Lampeduse, douze coups et une fraction duodécimale s'envolaient sur des ailes de bronze.

L'heure des terreurs et des sépulcres. Minuit 36. Car depuis que sévit l'heure médieuropéenne la ronde des fantômes, insoucieux des grotesqueries humaines, retarde de trente-six minutes sur l'heure officielle.

Un craquement de vie ébranla le monument de l'Indépendance. (Je veux dire le pyramidon de la Place d'armes, non point le glorieux hôtel du pareillement titré journal.) Lentement, feu Dicks leva sa paupière sculptée dans le gré de la Sûre; lentement, feu Lentz descella son œil clos:

Napoléon!

Guillaume!

.....
Mais c'est de la Fontaine!

Mais c'est Michel Lentz!

Un regard sur la légende gravée dans le socle les avait renseignés. Et n'eût été le génie du sculpteur qui les voulut décapités sur un écu de pierre, leurs mains se fussent jointes et peut-être leurs lèvres.

Ne me dis point qu'étant morts, nos poètes nationaux ne sont pas vivants et ne me cite point la sentence lapidaire en laquelle se résume ton objection: Quand on est veau, c'est pour un an; quand on est mort, c'est pour longtemps! Monsieur Ohnet n'est-il pas depuis longtemps défunt, suicidé, pour tout dire, et pourtant ne vit-il point parmi nous? D'ailleurs, j'ai dit qu'à l'époque où se place mon récit, de grandes choses s'accomplirent.

Lentement, les ombres augustes firent le tour de la pierre qui sert de panthéon à leur gloire. „Où sommes-nous donc?“ s'écria Dicks.

Le café Jentgen s'irradiait de douze fois douze becs Auer. L'avorton qui, du haut de sa colonne, veille sur notre indépendance, ricanait plein d'astuce.

„Horreur,“ répondit Lentz, „ce cafetier nous a pris pour enseigne. Ce matou érigé sur un fût est l'animal héraldique des buveurs!“

Et honteuses, les deux ombres glissèrent vers la rue chimaisienne, lentement, comme on rêve.

Esclave, tu ne comprendrais pas, si je ne te l'expliquais, pourquoi les ombres enfilèrent la rue susdite. Ce n'est point, ô toi Grinogore, membre influent de la Pensée libre et de la Société pour la crémation des

cadavres, que la rue des Curés, répugnât à leur anticléricalisme; ni que, ô Bébert, pilier des lumineux établissements de la Place, le velum derrière lequel s'abrite ta débauche les empêchât de s'étendre, en grandissant, sur tes tables de marbre comme des dalles funèbres! Et toi, ô Quôb, toi qu'avarièrent incontestablement les perversions des algèbres et les lyrismes des géométries, toi, l'Ingénieur pour tout dire, ne conjecture point que la montée de la rue charbonnière répugnant à leur inertie et la pente de la rue chimaisienne s'offrant à leur indolence, elles choisirent celle-ci, mettant ainsi en pratique le principe indiscutablement fécond de l'économie des forces qui est la matrice de la physique et de l'économie politique, sciences-sœurs par conséquent! Non, qui que tu sois, l'erreur habite ton raisonnement.

Mais ce qui suit doit être tenu pour certain, le critère de la certitude habitant ma plume:

L'obscénité de la lune s'arrondissant strictement au-dessus du carrefour des rues grande et porteneuveienne, imposait à ses rayons et aux ombres une direction immuable et pareille vers la rue chimaisienne.

Or, les fantômes nationaux étant parvenus en rampant jusqu'à cet angle qui, quoique droit, a des côtés approximativement inégaux, ils se redressèrent le long des murs, en se brisant net, sans effusion de sang toutefois, ce qui eût amené l'intervention de la police, laquelle est peu à craindre, il est vrai, les pandours

de l'endroit s'étant depuis longtemps imprégnés d'une idée admirable, fille de mes chauves veilles et que je développerai quelque jour dans une œuvre magistrale: *Quiconque recherche la justice — si justice il y a — travaille à la ruine de son peuple; car quel peuple supporterait la découverte de tous les immondices et de toutes les horreurs accumulées dans les cœurs des hommes, comme en des pourrissoirs!*

Or, mon raisonnement s'étant ainsi débarrassé de sa gangue, je te dirai que dociles à la lune et selon sa course relative, les ombres descendirent la rue chimaisienne, lentement, comme on vieillit.

Pour peu que tu saches, esclave, ce qu'est un cinématographe — ton intelligence de larbin t'a fait croire peut-être que c'est un spectacle d'art, ah, ah — et pour peu que tu saisisses la relativité de deux mouvements simultanés de même direction, mais de sens inverse, tu comprendras qu'une pellicule magique se déroula devant mes ombres. Il suffira que je t'explique encore ceci: la rue chimaisienne dormait d'un noir sommeil, les papillons des becs de gaz aussi. Mais au sixième étage de l'immeuble portant un numéro qui fut celui de plusieurs souverains et papes et de beaucoup de chambres d'hôtels, les fenêtres éclairées à giorno décelaient dans l'appartement le plus délicieux spectacle.

Ne te figure pas, en ton âme de larbin, un spectacle licencieux ou simplement malpropre et qui eût paru délectable à ton intellectualité porcine; ni ne te figure,

ô larbin, des ostentations susceptibles de te ravir! Ni ne t'imagines quelque messe rose festonnée de chair blonde ou de cuisse de nymphe, voire de cuisse-madame! Mais quel délicieux spectacle au sixième étage de l'immeuble susdit, décelaient les fenêtres éclairées à giorno!

Pour jouir des délices de cette fête, il faudrait que tu possédasses — mais comment esclave, la posséderais-tu? — l'idiosyncrasie de mon ami le Sadique, qui n'est point, ainsi que tu pourrais le croire, mon illustre maître le divin Marquis, ni mon collègue un peu moins réputé, l'Homme-Qui-Pique de Metz, encore moins la dame Riehl dont s'enorgueillissent les salons de mode viennois, non, l'âme du sadique néo-moral a des raffinements plus incontestables et jusqu'à ce jour inouïs.

Que si tu n'ignorais point l'œuvre homérique de mon confrère, l'illustre comte Charles de Lautréamont-Ducasse, mathématicien et poète, que si tu te rappelais le poème grandiose qu'il consacra au plus grand ennemi de l'homme et son bourreau le plus raffiné, je veux dire au pou, de qui il nota l'inaptitude, de par sa taille exigüe, au service militaire, peut-être comprendrais-tu la sagesse du sadisme néo-moral dont je suis le Mosaïde, et peut-être jouirais-tu du spectacle que ma plume va décrire. Mais ton raisonnement d'infirmes ne t'a jamais élevé au-dessus du niveau des platitudes, et, quoiqu'ayant couché avec des pous, ainsi que le fit le sombre



R. 08.

SON OUTRECUIDANCE FRANZ CLEMENT,
CHEF D'ÉCOLE,

Montévidéen, tu n'as pas réussi à t'assimiler la perfection de celui que ton cerveau de pauvre homme continue à appeler un grenadier à six pattes.

Hélas !

Ici je verse un pleur sur ton infirmité.

Or, derrière les vitres radieuses du sixième étage de l'immeuble spécifiquement désigné par ailleurs, il se passait ceci :

Un bipède anthropopithèque, un infirme de ceux de ta race, se débattait au milieu d'indicibles tortures. Il avait honni la littérature du grand-duc Février et de quelques autres comparses de moindre importance. Maintenant il expiait son crime. A voir son tourment, un bourreau chinois se fût pouléché et monsieur Mirbeau, autophile, eût renoncé à décrire le jardin des supplices. Sûrement, le Prince Poucki avait suggéré aux tortionnaires cette idée infernale : Couper en quatre, dans le sens de la longueur, chaque cheveu du misérable. Pour tout dire, c'était la peine du talion élevée à la enième puissance. Ce qu'une semblable exécution recèle de trésors de tourments et de mines de tortures, tu le comprendras si jamais tu t'es amusé à déraciner, unité par unité, l'arborescente toison de ton occiput ou de toute autre partie de ton corps. L'insupportable titillation que tu ressentais, multipliée par un coefficient constant pour chaque individu, mais variable de sexe à sexe et d'âge à âge, voire de personne à personne, mais qui pour le cas qui nous occupe ne peut être

inférieur à un chiffre fabuleux, partant inexprimable, te ferait voir comme un pâle reflet du brasier infernal allumé par les Vengeurs dans la chair du misérable contempteur des Belles-Lettres.

„Grâce, grâce,“ gémissait-il, „oui, vous êtes les Puissants et les Vierges, oui, tel Bidel les fauves, vous avez dompté le verbe; tel un lutteur réputé terrassant un falot adversaire par une irrésistible ceinture, vous avez cassé les reins à l'adjectif; à bon droit vous tutoyez tous les dieux de l'empyrée et les plus beaux des démons sont vos esclaves! Grâce, ô grand-duc Février, et vous autres, pareils à celui-ci!“

Cependant les tortionnaires, armés de rasoirs au fil impeccable, accomplissaient leur vengeance en ricanant. Les rasoirs, comme des éclairs zinzolins, tranchaient les cheveux du contempteur jusqu'à la racine en endommageant même quelque peu son épiderme. Et ce supplice devait durer plusieurs mois encore, le patient ayant un système pileux d'une luxuriance édénique.

A cette vue, les grandes ombres qui flottaient dans la rue chimaisienne frémirent d'effroi, et n'eût été l'immuable mouvement gyrotoire de l'astre dont dit Victor Hugo qu'il représente au firmament de l'art la musique et qui les entraînait vers d'autres spectacles, d'horreur elles se fussent liquéfiées dans leurs bottes absentes :

Envoi :

Infirme, que ce conte t'agrée ou te maugrée, nous

te couperons en quatre chaque cheveu si point tu ne declares que nous sommes les Puissants et les Vierges. N'était absente ta cervelle, nous procéderions, suivant les conseils d'Ubu à l'image de qui tu fus fait, à ton décervelage. Mais nous procéderons au rabotage de ton intellect.

En attendant, permets-moi de te faire agréer mes meilleurs sentiments d'ubuïsme et de technologie.

ANASTHASE LA GLU.

Batty Weber

DER ANDRE.

EINE TRAGÖDIE IN DER WESTENTASCHE.

Sie verkaufte bei Knopf.

Er schrieb in der Regierung.

Eines Mittags prallten ihre Blicke auf einander.

Sonntags drauf saßen sie zusammen im Tanzsaal des Herrn Tonnar auf Senningerberg.

Sie aß Kochkäse und lachte über den Clown, der am Spielwerk den Takt schlug und Gesichter schnitt.

Er dachte darüber nach, was die Weiber für eine verfluchte Rasselbande sind.

Bei der Heimfahrt standen sie auf der Plattform eng aneinander geschmiegt. Seine rechte Hand ruhte in ihrer rechten Achselhöhle.

Er fragte mit der ganzen Leidenschaftlichkeit, über die ein junger Mann in seiner Stellung verfügt:

„Hast du ganz sicher vor mir keinen anderen lieb gehabt?“

„Lüg ihn an!“ blitzte es wie durch einen Schlitzverschluß ($\frac{1}{1000}$ Sekunde) über die entsprechende Stelle ihrer grauen Gehirnrinde.

Infolgedessen zauberte sie Schamröte auf ihre Stirn, senkte ihr reizendes Köpfchen und schwieg vielsagend.

Er fühlte sich von herbsüßen Schauern überronnen, faßte ihre Hand und fragte zähneknirschend:

„Du hast ihn noch lieb, gesteh's nur!“

Da schlug sie ein Paar unschuldvolle Veilchenaugen zu ihm auf, drapierte einen leichten Vorwurf um ihre Honiglippen, und ein leiser Druck der Hände sagte ihm:

„Du Böser! Wie könnte ich, da ich dich kenne!“

Von Stund an saß ihm der Stachel im Gemüt.

Sie wurde unter seinem Drängen zur Dichterin. Ihre Einbildungskraft bekam Schwalbenflügel.

Er fragte sie: „Wie sah er aus?“ — Und sie zauberte ein berückendes Lichtbild auf den Wandschirm seiner Eifersucht.

Er drang in sie: „Was seid Ihr einander gewesen?“

— Und sie schlug ihn zärtlich auf den Mund und ihre Augen wurden zwei Abgründe, in denen es irrlichtelte von selig unseligen Vergangenheiten.

„Wo ist er jetzt?“ — „Weiß ich's. In Amerika!“ — „Amerika ist groß!“ — „Frage nicht weiter.“ — „Wie

kamt Ihr auseinander? — „Er ging fort.“ — „Und?“ — Ja was denn! Er ging eben fort.“

Als er, wie sie richtig kalkuliert hatte, es vor Eifersucht nicht mehr aushalten konnte, brachte er sie vor dem andern in der Höhle eines standesamtlich beglaubigten Verhältnisses in Sicherheit. Er heiratete sie.

Als sie dann anfang, ihn wegen seiner Leichtgläubigkeit aufzuziehen, wurde er zornig, dann mißtrauisch.

Sie sagte ihm schließlich vor den Kopf, daß sie den andern glatt aus dem Handgelenk erfunden hatte, um ihn desto sicherer einzufangen.

Da lachte er laut und gellend auf und sagte, das kenne man. Und nun wolle er ein für allemal ganz genau wissen, was sie einander gewesen seien. Als Vater seiner zukünftigen Kinder habe er ein heiliges Recht darauf.

Sie versuchte es noch eine Zeit lang mit dem Auslachen. Zuletzt nahm er es tragisch. Da schickte sie sich seufzend in's Unvermeidliche und dichtete den Roman ihres Liebeslebens mit dem „Andern“. Trug sie einmal nicht stark genug auf, so wurde er fuchs-teufelswild, und sie gab rasch noch ein paar Sinnentaumel in den Kauf.

Manchmal weinte er wie ein Kind. Manchmal saß er lauernd, wie ein Tiger und sprang ihr plötzlich mit einem wilden: „Ha Metze!“ an die Gurgel.

Eines Tages ging er auf den Senningerberg, aß eine Schüssel Kochkäse aus, trank dazu drei Liter Grächen und hängte sich auf an eine der schönsten Buchen, die dort herum wachsen.

In die Rinde hat er die beiden Worte geschnitten :
Der Andre.

RODEMOL.

PARADOXES SUR LA PURÉE.

La purée est une maladie chronique, localisée un peu au-dessus des hanches, à l'endroit où se trouvent les poches du gilet. Elle se caractérise par un malaise général, un état d'esprit morose, et elle est d'autant plus terrible que les remèdes les plus réputés sont en l'espèce hors d'atteinte et inassimilables.

* * *

Le pays de la Purée est séparé du pays de Cocagne par un fleuve large comme le Nil et profond comme le Styx. Ce fleuve n'est ni navigable, ni flottable, et à plus forte raison impossible à passer à la nage. Les habitants, tristes et misérables, du pays de la Purée doivent se borner à couler un regard chargé d'éternelles déceptions vers les rives fleuries de désirs réalisés.

* * *

La purée ressemble à ces vieilles tantes aux joues fripées que l'on est forcé d'embrasser de temps à autre, bien malgré soi.

*

Comme la vie on peut comparer la purée à un désert; mais le chameau qui nous aide à passer la première ne nous aide pas toujours à passer la seconde.

* * *

Essai d'une définition philosophique.

La purée est la négation d'une chose qui entraîne la négation d'autres choses généralement nécessaires à la négation d'une troisième chose.

* * *

A propos de purée.

Ésaü revenant de la chasse, se trouva dans une telle purée qu'il ne put aller dîner au restaurant. Il se rendit auprès de son frère Jacob auquel il dut céder deux actions du canal de Panama pour avoir un aride biftek à la purée de lentilles.

BIBI LA PURÉE.

EINIGE FRECHHEITEN.

Wenn die älteren Herren nicht älter wären als wir, fürwahr, sie hätten es viel schwerer, uns einwandfrei ihre Superiorität zu beweisen.

* * *

Eine ebenso zweifelhafte Superiorität liegt in dem Worte: „Ich bin eine anständige Frau.“ Die dumme Gans! Das fehlte, auch noch daß sie unanständig wäre.

* * *

Meine größte Genugtuung ist die, daß die meisten meiner Feinde sogenannte „gute Kerle“ sind. Ich weide

mich förmlich an meiner Verruchtheit und an dem Bewußtsein, so vielen „liebenswürdigen“ Menschen unangenehm zu sein.

* * *

GESPRÄCH.

Frau A: Sie dichten so schön, und schreiben so fein. Aber wie kommt es, daß sie immer so schlimme Dinge über die Frauen sagen?

Der Dichter: Weil ich mich revanchieren muß. Die Frauen haben mich immer tyrannisiert und sind immer Herrin über mir. Wenn ich nichts gegen sie *tun* kann, so möge man mir doch gestatten, daß ich gegen sie *spreche* und *schreibe*.

JUSTINUS PFEFFERLING.

BALLADE ADMONITOIRE
pour dire la nécessité d'exalter «Floréal»

*Fût-on natif de Saint-Frusquin,
 Ou de Croquante en Croquantaine
 Fût-on cliente de Paquin
 Ou bien de la Samaritaine,
 Lût-on Ohnet ou monsieur Taine,
 Fût-on manant, noble ou féal,
 Roi proche ou princesse lointaine,
 Il sied d'exalter Floréal!*

*Sous le silvestre baldaquin,
 Dans les bois, près de la fontaine,
 Colombine avec Arlequin
 Ou Pierrot court la prétontaine.
 Hallali! Hallali! Tontaine!
 Avant de troussez l'idéal
 Jupou de soie ou de futaine,
 Il sied d'exalter Floréal!*

*Car n'en rien faire est d'un coquin,
 D'un croquant, la chose est certaine,
 Sot lecteur d'un plus sot bouquin
 Qui se croit l'œil fier d'Antisthène.
 Qu'on l'expédie en quarantaine
 Delà l'océan boréal!
 Foin de cette âme puritaine!
 Il sied d'exalter Floréal!*

ENVOI.

*Prince Avril d'allure hautaine
 Descends donc de ton piédestal,
 Car tu n'est pas Croquemitaine:
 Il sied d'exalter Floréal!*

SPIEGLEIN SPIEGLEIN AN DER WAND!

Alle Selbstkritik ist verdächtig.

Mag man auch daran gehen mit dem festen Willen, sich nicht zu schonen, der moralische Selbsterhaltungstrieb wird immer stärker sein, als der Wille zur Wahrheit. Selbst ein Goethe hat es in der Zeit seines Lebens, wo er sich bekanntlich mit Selbstmordgedanken trug, nicht über sich vermocht, die Spitze seines alten scharfgeschliffenen Dolches sich bis unter die Haut in die Brust zu senken. Schriftsteller sind keine Fakire, und wenn sie sich auch noch so aufrichtig zur Selbstgeißelung entschließen, so werden sie unwillkürlich immer die Stellen aussuchen, wo es am wenigsten wehtut.

Es mußte deshalb für uns von größtem Interesse sein, daß uns ein Schriftstück mit einer durchaus unverdächtigen Kritik über „Floréal“ und einige seiner Mitarbeiter in die Hände fiel.

Einer von uns hat nämlich dieser Tage auf dem Weg vom „Versoffenen Rosenkranz“ nach der Siegfriedstraße ein dicht mit Rotweinflecken bedecktes Manuskript gefunden; es war eine Rezension über die vorliegende Nummer des „Floréal“, deren Inhalt dem Verfasser, dank besonderer Umstände, im Voraus be-

kannt geworden war, sowie über unsere Revue im Allgemeinen.

Wir teilen den Inhalt unverkürzt, nur unter Einkerbung zahlreicher, fehlerhafter Satzkonstruktionen, nachstehend mit:

„Die Gesellschaft für gegenseitige Verhimmelung, die sich vor Jahresfrist zusammengetan hat, um unter Ausschluß der Öffentlichkeit eine Revue mit dem an die schlimmsten Zeiten der Geschichte Frankreichs erinnernden Namen „Floréal“ (oder was beißt mich da?) herauszugeben, hat in der letzten Nummer den Popocatepetl der Eingebildetheit und Selbstberäucherung erklommen. Es ist übrigens nur ihrer maßlosen Eitelkeit und ihrem krankhaften Durst nach Lobhudeleien zu verdanken, daß wir schon heute, noch bevor die Nummer erschienen ist, in der angenehmen Lage sind, eine Besprechung des Inhalts zu veröffentlichen.

So oft nämlich einer von diesen Koryphäen der modernen Litteratur des In- und Auslandes eine Seite in Vers oder Prosa zusammengeschwitzt hat, eilt er sporenstreichs in ein gewisses Café am Paradeplatz, wo er sicher ist, den einen oder andern seiner Kumpane anzutreffen. Diesem liest er dann seine neueste unsterbliche Schöpfung so laut vor, daß man an den Nebentischen bequem jedes Wort verstehen kann. Wenn dann ein solcher unfreiwillige Zuhörer nicht direkt vor Bewunderung zusammenklappt, wird er fortan auf der Liste der heimlichen Feinde und gelben Neider des

Unternehmens geführt. Giebt er dagegen unartikulierte Laute freudigen Erstaunens von sich, einerlei aus welcher Veranlassung, so kann er sicher sein, daß ihm die „Floréal“-Männer in den nächsten fünf Minuten zehn Franken für ein Jahresabonnement auf ihren litterarischen Mist abzuknöpfen suchen.

Es ist endlich einmal an der Zeit, daß wir das Publikum über den wahren Wert und die wahre Bedeutung dieser traurigen Ritter von der Feder aufklären

In ihrer Selbstanbetung und in ihrem Reklamehunger sind sie diesmal sogar soweit gegangen, ihre Abonnenten mit der Abbildung ihrer resp. Persönlichkeiten zu behelligen. Sie tun es unter dem Vorwand, Karrikaturen zu bieten, während wir in Wirklichkeit eine Reihe lächerlich geschmeichelter Porträts vor uns haben. Unser Gewährsmann war Zeuge, wie ein paar von ihnen kürzlich im Café beisammen saßen, jeder strahlend und bewundernd in die Betrachtung seines Konterfeis versunken, wie Buddha in die Kontemplierung seines Nabels. Und dabei haben sie die Stirn, in derselben Nummer zu behaupten, sie haben sich nicht geschont, um so das Recht vindizieren zu dürfen, die Konkurrenz nach Herzenslust herunterzureißen!

Da ist zunächst einer der drei Gründer, Marcel Noppeney. Er gäbe ein Zwanzigfrankenstück darum — um ihn zu ärgern, sollten wir eigentlich sechzehn Mark schreiben — wenn wir ihm hier das Vergnügen machten, ihn den hochnäsigen Frechling des

europäischen Festlandes zu nennen. Denn er hat sich aus der Hochnäsigkeit ein Monopol zurecht gemacht. Er züchtet sie künstlich. Er probiert sie vor dem Spiegel. Er will sich daraus eine Art Adelsbrief herleiten. Man soll glauben, schon seine Ur-Ur-Urahnen seien solche Rassemenschen gewesen, die sich die Plebs mit einem Blitz des Auges, einer geschürzten Lippe und einer Hundepeitsche vom Leib gehalten haben.

So ist auch sein Styl. Er will glauben machen, er flitzt einen Satz nur so hin, gerade wie er mit dem kleinen Finger die Asche von seiner Cigarette weg-wippt. Das ist nicht wahr. Er drechselt seine Sätze so mühsam, daß er seine ganzen Artikel nachher auswendig weiß. Unser Gewährsmann hat zugehört, wie er beim Billardspielen seinem Partner zwischen zwei Stößen ganze Perioden aus einem Artikel gegen Herrn Dr. Johannes Thill auswendig vordeklamierte. Und dabei ist er nicht wert, dieser Leuchte der Wissenschaft auch nur für die Aufstellung einer Wäscherechnung den Bleistift zu spitzen! Seit er das Gedichtbuch „Le Prince Avril“ herausgegeben hat, das jedem französischen Stylgefühl, wie es uns auf der Schule eingebläst wurde, geradezu ins Gesicht schlägt, geht er dem Größenwahn mit Riesenschritten entgegen. Seine Hausgenossen behaupten, er gehe manchmal nachts in einer silbernen Rüstung, mit wallendem Mantel und wehendem Federbusch, ein flackerndes Stearinlicht und ein Blatt aus der „Revue Luxembourgeoise“ in der

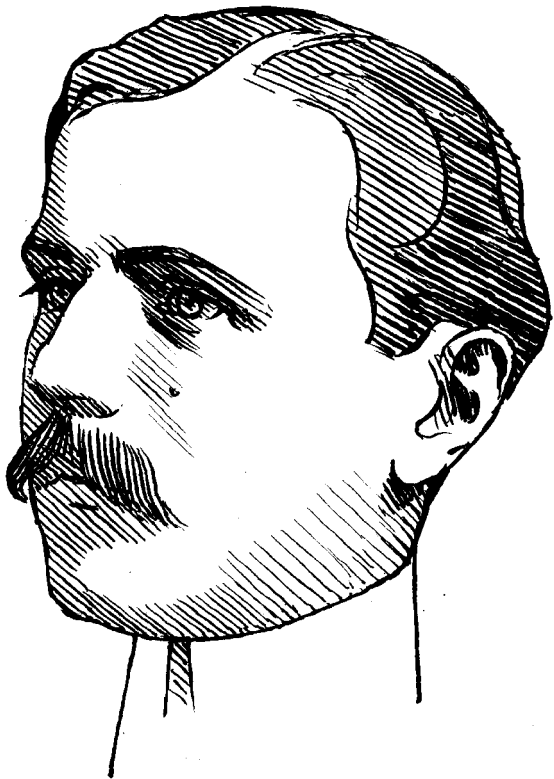
Hand, über Treppe und Hausgang dahin, wohin andere Sterbliche zu dieser Stunde im tiefsten Négligé zu huschen pflegen.

Neben ihm wirkt Franz Clement wie ein Biedermann. Aber dieser falsche Biedermann hält sich für eines der feinsten Genies, die um die Jahrhundertwende aus dem Ei gekrochen sind. Er ist überzeugt, daß er auf allen Gebieten der Litteratur, oder um in seiner verschrobene Manier zu reden, des Schrifttums, geradezu bahnbrechend gewirkt hat, daß er auf all diesen Gebieten auch das beste hervorbringt, was man hat, daß es namentlich keinen raffinierteren Kenner der Frauenseele gibt als ihn. Wenn in der Litteratur der Bauchtanz zum Handwerk gehörte, würde er natürlich glauben, er sei der genialste Bauchtänzer unter der Sonne. Und nicht nur glauben, sondern sagen und schreiben. Denn dieser armselige Abc-Schulfuchser entblödet sich nicht, über die anerkanntesten Größen unserer heimischen Kunst und Litteratur wegwerfend zur Tagesordnung überzugehen und z. B. offen heraus zu erklären, er sei derjenige, der die neueste deutsche Lyrik hier in Luxemburg erst bekannt gemacht hat. Dabei scheint er jedoch Leute wie Julius Wolf, Rudolf Baumbach, Oskar von Redwitz, ja sogar Victor Scheffel, von Weber's „Dreizehnlinden“ ganz zu schweigen, nicht einmal dem Namen nach zu kennen. Nur von einem gewissen Richard Dehmel macht er ein Aufhebens, daß man meinen sollte, morgen würden in ganz Deutschland alle Schiller-

statuen von ihrem Piedestal gestoßen und Standbilder dieses Richard Dehmel an die Stelle gesetzt. Dabei ist es unseres Wissens noch gar nicht einmal erwiesen, daß das Gedicht: „Zwei Menschen gingen durch das Korn usw.“ überhaupt von diesem Richard Dehmel ist. Wir glauben uns vielmehr zu erinnern, dasselbe schon vor Jahren mit einer leichten Variante auf einer Studentenkneipe gehört zu haben. Und übrigens geht unsre Vermutung dahin, daß die Sache mit diesem Dehmel sich ganz anders verhält. Wir glauben nämlich steif und fest, daß der wirkliche Dehmel gar nicht existiert und daß die unter diesem Namen erschienenen Gedichte keinen andern als Franz Clement in höchst-eigener Person zum Verfasser haben. Wir nennen dafür zwei Anhaltspunkte: Erstens sehen die Gedichte, die Clement mit seinem eigenen Namen unterzeichnet, denen des angeblichen Richard Dehmel zum Verwechseln ähnlich; und zweitens sieht es dem ganzen Franz Clement selbst ähnlich, daß er sich auf diesem Umweg über das Pseudonym Dehmel das Räucherfaß auf der Nase entzwei schlägt.

Das Beste an seinen Aufsätzen ist jedenfalls, daß niemand davon ein Wort versteht, bei ihm selbst angefangen.

Von Eugen Forman, dem dritten im Bunde der „Floreal“-Gründer, wollen wir lieber schweigen. Der ist ungefähr der einzige, der in der letzten Nummer annähernd richtig geschildert wird. Warum? Weil er



R. 08.

SA DÉLIQUESCECE PAUL PALGEN.

der einzige ist, der seine Biographie nicht selber geschrieben hat.

Daß ein Nikolas Welter unter diese Bande geraten ist, tut uns für ihn und seine Kunst aufrichtig leid. Aus ihm hätte etwas ordentliches werden können. Wenn wir noch an seine Hymne an Leo XIII denken und daneben die erotischen und sonstigen Kraftmeiereien seiner „Floreal“-Periode halten, so möchten wir in die Worte des Dichters ausbrechen: „Welch ein Talent ward hier zerstört!“ Aber wie wäre es anders möglich, wenn man in sich die Quelle aller Poesie, die Religion versiegen läßt.

Über Batty Weber wollen wir nicht viele Worte verlieren. Wer ihn persönlich kennt und in der betreffenden Nummer sein Porträt betrachtet, muß unwillkürlich sagen: der könnte sich freuen, wenn er so aussähe! Denn wenn einer, wie er, die infamste Revolverschnauze des Jahrhunderts sein eigen nennt, so soll er doch dem Publikum nicht zumuten, bei einem solchen Porträt irgendwie an Ähnlichkeit zu denken.

Sein litterarisches Gepäck kennt man ja zur Genüge. Ein kraft- und saftloses Gebräu mit ein bischen Pikanterie, ein bischen Verliebtheit, ein bischen Gemeinheit und ein bischen Sentimentalität am Schluß, so rinnt es einem durch die Finger — mittelmäßige Eisenbahnlektüre, in der sich der Verfasser eine trostlose Mühe giebt, geistreich und modern zu erscheinen. Ab und zu reicht es vielleicht auch noch zu einer gereimten Zote,

einer seichten Anekdote. Seine Kritikertätigkeit steht im Zeichen des gehässigsten Neides; er hält sich nämlich für etwas Rechtes und will niemand neben sich aufkommen lassen. In dem blödsinnigen Aufsatz zu seinem Bilde heißt es, er betrachte es als das größte Glück, jung zu sein. Jawohl, das Jungsein scheint er durch das Tragen recht bunter und auffälliger Kravatten markieren zu wollen. Unsere Leser werden sich indeß noch erinnern, in welch kaustischer Weise die greisenhafte Armseligkeit dieses Auchschriftstellers hier wiederholt schon gegeißelt wurde.

Ein Mensch, dem es in solchem Maaße an Talent, an sittlichem Ernst, am Glauben an alles Hohe, Wahre, Edle gebricht, der gehört“

Hier bricht das Manuskript am Ende einer Seite ab.

Sollte jemand die Fortsetzung finden, so wären wir ihm für deren gefällige Übermittlung sehr verbunden.

Der Redaktionsausschuß.

ÉCHOS ET NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Le rédacteur en chef d'un de nos grands hebdomadaires fit, voilà tantôt un an, une gracieuse et inattendue réclame à *Floréal*. L'article était agrémenté de calembours pittoresques et écrit avec l'esprit et *le sel* attique qui constituent la plus belle part de ce noble et fier talent. (voir les journaux, mai 1907.)

Nous regrettons d'avoir dû tarder si longtemps dans l'expression de notre admiration et de notre reconnaissance.

* * *

Un vicaire gâteux, cataloguant *ad usum* de ses ouailles la presse luxembourgeoise délimita les tenants et aboutissants de *Floréal* „journal (!?) socialo-anarchiste.“ (voir les journaux, janvier 1908.)

Nos remerciements attendris à cet estimable ecclésiastique.

* * *

Lire dans notre grand quotidien national et illustré les „chroniques de poïitique étrangère“ dues à la plume de ses collaborateurs locaux.

Relire immédiatement après la fable de Lafontaine: „La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.“

* * *

Les premières. — On annonce aux Folies-Furieuses de la Rue du Casino la première de: „Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné“ ou, „La Revue Luxembourgeoise.“

* * *

Coïncidence: Pendant que les Frères, avec la complicité de Méhul, vendaient Joseph aux Folies-Furieuses de la rue du Casino, Joséphine était, par l'intermédiaire de Victor Roger, vendue par ses sœurs au Théâtre municipal.

* * *

Nous apprenons que M. l'abbé Sevenig, l'auteur dramatique bien connu, met la dernière main à une pièce à grand spectacle, en 5 actes, un prologue, et 12 tableaux : „*Les martyrs aux arènes*“ ou „*La Vierge du Forum*.“ L'interprétation en sera confiée à l'excellente troupe des Folies-Furieuses.

* * *

Le comité de rédaction d'une revue catholique . . . allemande est très embêté : le fils d'un député influent du Centre l'assomme d'un copie abondante . . . et platonique, écrite en un *dialectum germanicum* qui n'a avec la langue de Goethe qu'une analogie vague.

Et le comité de rédaction qui n'en est plus, sous se rapport, à sa première école, est perplexe . . . avec indiscretion !

* * *

Dans un style où la fantaisie la plus échevelée le dispute à la naïveté la plus désarmante, le „Comité de Rédaction“ de la *Revue Luxembourgeoise* porta à la connaissance de ses abonnés que le „N° 1 du Tome III, année 1908 contiendrait une *Eau-Forte*“ (sic). Toutes constatations faites, cette Eau-Forte se contentait d'être une vulgaire phototypie — d'ailleurs, mal venue — empruntée à quelque catalogue de librairie allemande.

Nous conseillons frénétiquement à notre confrère de procéder à la prompte acquisition d'un quelconque Larousse. Ne serait-ce que pour apprendre à distinguer les gravures sur cuivre, sur acier, sur bois, celles en taille-douce, celles au mordant, la pointe sèche de l'eau-forte, l'héliogravure de la chromolithographie, la sépia de la gouache et la photographie de la peinture à l'huile.

* * *

Dans la *Revue Luxembourgeoise* cette rubrique „Sillons d'autrui“ — Hem ! Hem !

* * *

Dans la *Revue Luxembourgeoise*, année 1907, N° 3 et 4 réunis, page 224, de „Dagmar,“ ce vers:

„Oh! contrastes sacrés! *Harmoni-es* sublimes!“

Idem N° 5, page 284 et suivante, de la même, ces autres vers,

„*Hanté-e* par la mort, l'appelant de ses vœux!“

„Tel un cygne blessé qui *repli-e* son aile!“ . . .

La voilà bien, la question de l'E muet, la voilà bien!

Idem N° 9, page 548. Dédaigneuse de créer des règles nouvelles concernant l'E muet. „Augusta“ se contente d'instaurer l'hiatus et une majeure euphonie. Savourez ce vers, savourez :

„Et moi *moitié enfant* encore et moitié femme.“

moi – moi – moi i-é-en

Idem, Tome III Nr. 2, page 124. Contemplant d'un œil attristé un „petit nid“ dont elle dit, toujours avec hiatus et attendrissement:

Il est triste *et il* est vide

„Augusta“ gémit :

„En le regardant je pense

„Au cœur d'où *s'enfuit* un jour

„Avec la douce confiance

„La foi, l'espoir et l'amour.

Augusta! Voyons, Augusta! Voulez-vous bien vite prendre votre grammaire: „Accord du verbe avec le sujet“ vous m'en récitez les règles la fois prochaine! Et cent lignes, pour vous apprendre.

Idem. N° 8, page 474, d'„Yseult“, cette fois, ceci :

Au fond des cieux

Une alouette

Qui pirouette

D'un vol joyeux!

Heureux et libre,

Sa chanson vibre!..

Je pleure et dis :

Une aile! Une aile!

Voler comme elle

Au paradis!

Je suis des yeux

Sa silhouette,

Pauvre poète

Au front pieux.

C'est tout à fait touchant ! Mais combien je comprends qu'il suffise d'une aile unique pour ainsi voler !

O ! Dagmar — Yseult — Augusta ! Faites de mauvais vers mais faites les correctement ! Potassez dans des „manuels“ spéciaux les règles de l'hiatus et celles de l'E muet, selon la rythmique traditionnelle et vous serez la gloire de la *Revue Luxembourgeoise* et de Christian — Tristan — Guillaume.

* * *

Sous la rubrique „Livres et Revues“ notre confrère la *Revue Luxembourgeoise* parle parfois de livres, jamais de revues.

Cela a d'ailleurs exactement la même importance.

* * *

Dans la *Revue populaire* un auteur anonyme s'exténue sur l'*Interdiction* art. 489 — 512 du Code Civil. J'y cueille la phrase inaugurale : „Le Code Civil comprend 2281 articles et on y trouve à peine une demi-douzaine de fois le terme „d'imbécilité“ —

— Il est vrai qu'il ne s'agit pas de la même !

* * *

Nous trouvons dans la *Revue populaire* ces deux exquis sonnets dans la manière de Dagmar et d'Yseult ; nous les publions avec les notes que la *Revue populaire* leur consacre :

Note de la *Revue populaire* :

„Cf. *Revue Luxembourgeoise*. Tome II N° 1, le sonnet : „Que ton œuvre est sublime, ô mon Dieu ! Le condor“ etc. — Comparer également *Revue Luxembourgeoise* No. 8, page 474, le bijou „littéraire intitulé *Excelsior*. — Nous avons tenu à employer en „tout son pittoresque, la technique poétique, et la prosodie spéciale „chères à celles que nous chantons.“ — CHRISTIAN-TRISTAN-GUILLAUME.

(Voir à la page suivante et voir ci-dessus le sonnet *Excelsior*).

QUE TON ŒUVRE EST SUBLIME.

Que ton œuvre est sublime, ô Nature, et que claire!
 Le coq cocoricote, et la poule féconde
 D'un œuf lesté-e glousse! O doux éclat stellaire!
 Par les roseaux bruissants erre un crapaud immonde.

Sarah, de sa voix d'or sut charmer les deux mondes,
 Et Machinmann aussi! Je vis, en vendémiaire
 Sur un tréteau forain d'obscènes puces blondes
 Baller gigue et cancan! O dolent's ros's trémières!

Le simple mot de „zut“ peut suggérer des choses!
 Celui-ci, aujourd'hui, renoncer à ses poses
 Tel charlatan Aquin et Hækel concilier.

Le poète apostat finir tabellion,
 L'innommable hémiptère écraser un lion
 Dagmar — sublime sort — Dagmar seul' sait rimer.

EXCELSIOR.

A Henri Farman
 et pour Yseult.

Point de vélo,
 Ni de carosses;
 Même à deux rosses
 C'est rigolo.

Un dirigeable
 C'est exécrable
 Et malappris. ¹⁾

Point de moto!
 (Bon pour un gosse!)
 Roule ta bosse! —
 Zut pour l'auto!

L'aéroplane!
 Pour que je plane
 Dans le ciel gris!

¹⁾ Voyez le „Patrie.“

Dans le même numéro de la *Revue populaire* cette curieuse reconstitution et cette note savante :

CHANSON DU BARBIER DU ROI MIDAS.

Un de nos plus jeunes et plus distingués hellénistes a reconstitué le texte grec de cette „chanson“ (évidemment apocryphe et attribué par l'auteur anonyme à Hyérade, barbier de Midas, roi de Phrygie) d'après un très curieux palimpseste découvert dans un couvent du Mont-Athos. Se conformant à la théorie nouvelle mise en pratique par Laurent Tailhade dans sa traduction du *Satyricon* de Pétrone, le traducteur a procédé par transposition et équivalence, en modernisant les allusions littéraires et en les situant exactement. C'est ainsi que le Γάδαρος Καλαμαρακιδός (γάδαρος : nom de l'âne (ὄνος) en vulgaire; expression ironique et désobligeante pour l'animal en question), de l'auteur grec a été rendu d'abord par „Coursier de Sancho Pança“ (cf. Cervantès) et, plus loin par „Aliboron“ (cf. Lafontaine) — d'autre part le roi Midas, favori et ami des dieux, étant comme tout souverain primitif monarque à la fois temporel et spirituel, roi et prêtre, ἱερον πέπλον devient nécessairement : soutane. (Note due à l'obligeance de M. Gaston Paris.)

Midas a l'enchanteur organe
Du coursier de Sancho Pança,
Midas a des oreilles d'âne,
Midas a ci, Midas a ça.

Midas a la tragique mine,
L'air sot de ce triste animal,
Son poil gris et sa maigre échine.
Aliboron, mais en plus mal.

Il en a l'allure stupide,
L'indécrottable entêtement,
Tête baissée et tête vide.
Aliboron ? Parfaitement !

Pourtant Midas n'est pas un âne.
La raison est simple, écoutez :
C'est qu'il en a sous sa soutane
Les défauts, non les qualités.

HYÉRADE.

* * *

M. Marcel Noppeney, auteur du *Prince Avril*, du *Grand-Duc Février* et du *Petit Vidame Décembre* continuera le Gotha de l'année par le *Baron Mars*.

* * *

On nous communique que l'abbé Jean Thill, docteur en théologie, philosophie et lettres, directeur de gymnase, ✠, auquel ses travaux juridiques ont acquis une prompte et définitive gloire, fera incessamment paraître une *Étude comparée sur le Régime dotal et la Communauté réduite aux acquêts*.

* * *

M. le chanoine Held, le distingué critique d'art, inaugurera sa série de conférences en continuant à nous parler de „l'influence désastreuse du protestantisme sur le clair-obscur de Rembrandt.“

* * *

On nous communique que Monsieur Truc d'Oseille, l'un des plus distingués conférenciers de l'U. P. et académicien du T. C. L. fera prochainement à Chouilly-aux-Oies une causerie en charabia sur le *Puffisme considéré comme un des Beaux-Arts*. Projections lumineuses de la maison Lempereur, spécialité de grotesqueries et arlequinades.

* * *

M. le docteur Grechen, polylogue, reprendra en novembre ses cours à l'Universalité populaire. Au programme : A) Partie française :

Exégèse des lieux communs — La philosophie du cliché — Du rôle des infiniment petits en littérature — Plagiat, pastiche et démarquage — La philosophie de l'avenir — La musique religieuse à travers les âges — Matoïdes et girovagues — L'art gothique dans le Grand-Duché de Luxembourg — La physiologie de l'Inconsistant — Sur la multiplicité des causes du mouvement rotatoire. — Un nouveau corps simple: Le Grechium — Le triomphe des médiocres. Le périple de la littérature et de l'art (avec projections cinématographiques) — Comment mourut Saïtapharnès — De l'influence des causes préjudiciables sur la transpiration cutanée des aviateurs à hélice — La connaissance de l'Inconnaissable — Métromanie et mégalomanie. — La littérature thérapeutique.

B) Partie allemande: Aus dem Geistesleben der Gegenwart: Professor Dr Johann Thill — Die Inversion nach „und“ in der deutschen Prosa von 1821–1836 — Der Kanzelstil am Ende des neunzehnten Jahrhunderts — Über ästhetische Veranlagung der Mollusken. — Die lyrischen Momente im Stile des heiligen Thomas von Aquin — Einführung in die Theorie und Praxis der Blumenlesen (mit Demonstrationen und Lichtbildern) — Warum hat Goethe sich nicht zum Katholizismus bekehrt? — Von der mutmaßlichen Lage des Äquators — Der Einfluß der Genußgifte auf die Elternliebe — Die irrationalen Assoziationen als Ausdruck einer Hyperästhesie der Geruchszentren — Die Molkereigenossenschaften in ihrem Zusammenhang mit der Luftschiffahrt.

C) Partie bilingue: Cours de diction et de prononciation (langues française et allemande).

D) Partie latine: De omni re scibili quibusdamque aliis.

N.B. Des cours supplémentaires sur toutes les matières non encore traitées, auront lieu en février.

G. MANFISH ET G. MAMPHOU.

AUS DEM GEISTESLEBEN DER GEGENWART.

Georg Tr. aus Luxemburg. *Der schweigsame Klempnergeselle*, Sittenroman, Preis (auf holländisch Büttchen) 9 Gulden. — Verlag „Floreale“ Luxemburg.

Das Manuskript dieser eigenartigen Schöpfung ist eine Zeitlang verloren gewesen, und im Anschluss an eine vielumstrittene Jahresrevue auf dem Speicher des Bürger-Casinos wiedergefunden worden. Der Autor nimmt an, es handle sich um eine Entwendung aus Konkurrenzneid. Dieses Buch bedeutet einen gewaltigen Fortschritt, indem es alle erotischen Elemente ausschaltet und im Stoff von einer Neuheit ist, die verblüfft.

Eugen Forman: Puckis Erdenfahrt, ein satirischer Roman, Verlag „Floreale“ Luxemburg, Preis:

Der Autor dieser Romandichtung hat in der Erzählkunst einen Schritt von größter Tragweite getan: er hatte einmal den Mut, den Anfang eines Romans, dessen Schluß nicht fertig wurde, herauszugeben, und sich die Anerkennung des lesenden Publikums zu erzwingen. Der Verlag legt einen Waschzettel bei, in dem gesagt wird, daß dieser Roman ursprünglich auf 13 Bände berechnet war. Wir glauben es ihm gern, denn wer sich mit etwas gutem Willen in den vorliegenden Anfang hineinliest, kommt zur Erkenntnis, daß die großzügige Anlage des Werkes, die Unerschöpflichkeit des Stoffes eine Publikation im Fragment zur Folge haben mußten.

Amerikanismus oder Blödsinn?

In einer ernst angelegten Kritik des Welterschen Dramas „Prof. Forster“ steht im „Luxemburger Wort“ wörtlich folgendes zu lesen: „Die Verkümmernng dieser Rolle (des Arztes) blieb augenscheinlich nicht ohne Wirkung auf den Darsteller. Es ist zum mindesten unwahrscheinlich, daß ein Arzt, selbst bei einem Schlaganfall, fast rat- und tatlos dabei steht. Wir empfehlen für alle Fälle die Lektüre des ausgezeichneten Büchleins von Dr. Esmarch „Die erste Hilfe bei plötzlichen Unglücksfällen.“

Kommentar überflüssig.

INTERIM.

PETITE CORRESPONDANCE.

BRIEFKASTEN.

Monsieur A. B. à C. — Parfaitement. Seulement nous vous prions de bien vouloir payer votre abonnement. Nous ne sommes pas assez galetteux pour faire hommage d'une année de littérature modèle au premier croquant venu. — *Herrn D. E. in F.* — Geben Sie uns die erste Nummer retour. Eben lief von einer hervorragenden Sortimentsbuchhandlung aus Leipzig ein Telegramm mit folgendem Inhalt ein: „Zahle für erste Nummer, Jahrgang I Floreal 18.50 Mk. Wenn einverstanden, 42 Exemplare senden.“ — *Madame G. H. à I.* — Nous comprenons votre émotion, mais nous sommes prêt à toutes explications. Veuillez-nous indiquer rendez-vous discret. — *Herrn J. K., Schüler der VII. Gymnasialklasse in L.* — Freilich, solche Sätze wie „Es wäre für die Soldaten des Pompejus leicht gewesen, den Bürgerkrieg ohne die schimpflichen Bedingungen des Friedens und ohne den Tod vieler treuer und nützlicher Bundesgenossen zu beendigen, wenn sie eine so große Festigkeit angewandt hätten, wie die Soldaten des Oktavianus“ — nach 3 Monaten Studiums der lateinischen Sprache übersetzen zu müssen, erklärt zur Genüge ihre auffallende Schwäche in neueren Sprachen. Sie senden uns vielleicht nächstens lateinische Verse ein? — *Monsieur M. N. à O.* — Nous vous prions énergiquement de ne plus nous donner aucun conseil, quelque bénévole qu'il soit, concernant l'organisation et l'économie de notre revue. Nous nous sommes-nous déjà permis de vous donner de quelconques tuyaux sur le mitronnage de votre pétrin? — *Herrn P. Q. in R.* — Mit dem „ersten Maikäfer“ und dem „letzten Soloschlemm“ können wir uns nicht befassen. Senden Sie ähnliche sensationelle Nachrichten unsern

lieben/guten Kollegen vom „Luxbg. Wort“ und „Luxbg. Volk“.
Mademoiselle S. T. à U. — Merci, merci encore. C'en est trop à la fois! Adressez plutôt nos vers à la „Revue Luxembourgeoise“ qui, après Dagmar, n'a plus rien à vous refuser. — *Herrn V. W. in X.* — Einen solchen Quatsch, wie Sie dessen über Sokrates und Aristoteles geschrieben haben, uns anzubieten, ist eine Gemeinheit. Wir wohnen Paradeplatz 3. (Bitte nicht verwechseln!) — *Y. Z.* — Nous sommes au regret de ne pouvoir rétribuer votre copie. Au millième abonné nous vous payerons quinze francs par page. Vous savez ce qu'il vous reste à faire.

* * *

NOTES.

Nous prions des lecteurs éventuellement grincheux de n'attacher qu'une importance très limitée aux coquilles qu'ils pourront rencontrer dans le présent fascicule, telles p. ex. Dellile, crus, Litteratur etc. Nous leur en faisons nos plus plates excuses!

* * *

La couleur cacao de nos „Eaux-Fortes“ (pour employer le jargon de notre consœur la *Revue Luxembourgeoise*) est une conséquence du daltonisme de notre lithographe. — Nouvelles excuses non moins plates.

* * *

Floréal reparaitra à partir du mois de juillet. Nous recommandons à tous nos lecteurs de s'y abonner et de soutenir par un sacrifice (?) mensuel de moins de 0,84 l'unique affirmation littéraire de notre pays.

TABLE ALPHABETIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (Partie française).

(Tome IV, fascicules 10, 11, 12).

SYLVAIN BONMARIAGE.

	Page
L'horloge (Poésie)	45

MAURICE DEMBOUR.

Le rythme aimé (Poésie)	46
-----------------------------------	----

EDOUARD DUPONT.

Divers	Numéro spécial
------------------	----------------

JAN DUREN.

Marie (nouvelle)	27
Divers	Numéro spécial

ERNEST GAUBERT.

Jeunes filles (poésie)	84
----------------------------------	----

REMY DE GOURMONT.

Des Pas sur le Sable	76
--------------------------------	----

JOSEPH HANSEN.

Divers	Numéro spécial
------------------	----------------

MARCEL NOPPENNEY.

<i>Poèmes, La Vision des Poètes</i>	87
Divers	Numéro spécial
<i>Etudes biographiques et littéraires:</i>	
Touny-Lérys	20
Remy de Gourmont.	65
Ernest Gaubert.	85
Louis Thomas	97
Memento dramatique et littéraire	62
Bibliographie	41, 129
Les Revues	58, 133
Quelques mots d'explication	137
Divers	Numéro spécial

PAUL PALGEN.

Divers	Numéro spécial
------------------	----------------

PAUL REISER.

Volupté (Poésie)	49
Divers	Numéro spécial

RENÉ SCHMICKRATH.

Les Revues	55, 133
Divers	Numéro spécial

LOUIS THOMAS.

L'oubli (Conte)	95
---------------------------	----

TOUNY-LERYS.

Vers	21
----------------	----

MATH. TRESCH.

Comment naissent et meurent les dieux (étude).	3, 109
--	--------

J. J. VAN DOOREN.

Divers	Numéro spécial
------------------	----------------

ALPHABETISCHE INHALTSANGABE

von Band IV (N^o 10–12) (Deutscher Teil).

FRANZ CLEMENT.

Ehrfurcht vor der Sprache	15
Die Wittwe (Novelle)	37
Romantiker-Briefe	71
Mein Trost ist der Tod (Gedicht)	86
Beate, die Sehnsucht (Skizze)	90
Deutsche Literatur (Monatsrundschau)	57, 125
Verschiedenes	Spezial-Nummer

RICHARD DEHMEL.

Ein Wettlauf (Skizze)	81
---------------------------------	----

JOS. TOCKERT.

Sylvesterabend (Gedicht)	48
Melusinens Erlösung (Novelle)	98

BATTY WEBER.

Verschiedenes	Spezial-Nummer
-------------------------	----------------

NICOLAS WELTER.

Die Uhr (Gedicht)	22
Ein Gedicht.	Spezial-Nummer

ILLUSTRATIONS

PIERRE BLANC.

Portraits-charges	Numéro spécial
-----------------------------	----------------



PAUL-ROMÉO REISER

dit

ŞAITAPHARNÈS II.

Porcelaines
Fayences
Verreries

J. WAGNER-CLOOS Téléph. 340

LUXEMBOURG

En face de la Poste Centrale

Spécialités pour Cadeaux de nocés.

Wenn Sie den Kauf eines betreffs Ton, Preis, Ausstattung etc. konvenierenden

Pianinos, Flügel oder Harmoniums

beabsichtigen, müssen Sie sich an ein grosses solides Magazin wenden, wo Sie die verschiedensten Marken vereinigt finden. Nur da können Sie wählen und vergleichen, nicht nach Katalogen.

Der langjährige gute Ruf der Firma

GUILLAUME STOMPS

HOFLIEFERANT

===== in **LUXEMBURG** =====

welche ein grosses Lager von circa 100 deutschen und französischen Instrumenten unterhält, bürgt dafür, dass sie dort das Paszende zu einem sehr vorteilhaften und reellen Preise und unter solider inländischer Garantie finden. Dies beweisen hunderte von Anerkennungsschreiben.

Dasselbst deckt man auch am besten seinen Bedarf an Musikalien, sowie allen Requisiten und Instrumenten als Geigen, Zithern, Mandolinen, Cellos, Sprechapparate etc.

EN VENTE

à la **librairie Bück**, rue du Curé, Luxembourg, tous les ouvrages mentionnés dans „**Floréal**.“

Alle in „**Floreal**“ erwähnten Bücher sind zu haben in der **Hofbuchhandlung Bück**, Pastorstrasse.

COMPAGNIE DE BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

Pour l'assurance à primes contre l'incendie

Fondée en 1821

DIRECTION

GÉNÉRALE

52, rue Royale
Bruxelles



DIRECTION

pour le Grand-Duché
de Luxembourg

Charles Schintgen

Place Joseph, No. 3
Luxembourg

Fonds de garantie de la Compagnie fr. 9,967,585

VALEURS ASSURÉES:

Deux milliards cinq cent soixante-dix-neuf millions.

La compagnie assure contre l'incendie et le feu du ciel, contre les dégâts provenant de l'explosion du gaz et des chaudières à vapeur. Elle assure la valeur des bâtiments, mobilier, marchandises, bestiaux et récoltes.

Elle assure aussi la responsabilité des locataires, le recours des voisins et le recours des locataires contre les propriétaires.

Les primes ont été établies aux taux les plus modérés, les polices sont claires et précises.

EMMERICHER WAREN-EXPEDITION

Dépôt ouvert depuis le 1^{er} avril

SPÉCIALITÉ DE CAFÉS ET THÉS FINS,
CACAO, TABACS ET CIGARES

M^{me} V^{ve} MUTHMANN

PLACE D'ARMES, 11. LUXEMBOURG

SULZER FRÈRES

Téléphone 687 **Luxembourg.** Téléphone 687

Siège social :

Winterthur en Suisse.

Exposition Universelle Paris 1900 :

4 Grands Prix et 1 Médaille d'or.

Exposition Universelle Milan 1906 :

5 Grands Prix.

Exposition Nuremberg 1906 :

2 Médailles d'or.

CHAUFFAGE MODERNE

Vapeur et Eau chaude à basse pression pour :

Gares, Hôtels, Bureaux, Ecoles, Musées,
Asiles d'aliénés, Prisons, Hôpitaux, Cloîtres, Eglises,
Théâtres, Salles de Fêtes, Hôtels particuliers,
Maisons de rapport, Villas, Fabriques, etc. etc. etc.

Renseignements, Projets, Devis gratuits et franco
sur demande.

Paul Stümper
Avenue Monterey
LUXEMBOURG

ASSURANCES
Incendie

Vie
Tél. 2630 Accidents

Automobilisme.

LUXEMBOURG

Grand Garage — Boulevard Royal. Téléphone 23.
Georges Saur, Ing. des Arts et Manufactures, Propriétaire.

CONFISERIE NAMUR
RUE DES CHARBONS LUXEMBOURG



SALON DE CONSOMMATION
THÉ — CHOCOLAT — CAFÉ



Véritable
LIQUEUR BERNARDINE



de l'Hermitage Saint-Sauveur

ROSIERS PRODUCTION ANNUELLE
2,000,000 DE ROSIERS
CATALOGUES & BROCHURES
□ GRATIS & FRANCO SUR DEMANDE □

GEMEN & BOURG CULTIVATEURS DE ROSIERS
LUXEMBOURG (G.-D.)

HORS CONCOURS

Paris — St. Petersbourg — St. Louis — Milan — Turin —
Marseille — Anvers — Bruxelles — Berlin — Liège — Londres

**Vorteilhafteste Bezugsquelle
für Damenmäntel, Costumes, Costumeröcke,
Blousen, Kindermäntel, etc.**

in billigem, mittlerem und feinem Genre.

Grösstes Spezial-Damen-Confections-Haus

LOUIS BRAHMS

Großstrasse, 39



Telephon 756

Centralheizungswerke A. G.

HANOVRE-HAINHOLZ ET VIENNE

**USINES à HANOVRE-HAINHOLZ (Allemagne) et à
MÄHRICH-OSTRAU (Autriche)**

**FABRICATION ET INSTALLATION
DE TOUS APPAREILS
POUR CHAUFFAGE CENTRAL**

**à vapeur à basse pression, à eau chaude,
à air chaud et tous systèmes combinés**

REPRÉSENTANT:

**ALBERT KLENSCH
LUXEMBOURG**

WARENHAUS

Simon WOLFF

Herren-
Damen-
und
Kinderwäsche
Schürzen
Strümpfe
Handschuhe
Corsets

Grosse
Auswahl
in
Damenconfection
als
Blousen
Unterröcke
Costüm Röcke
Mäntel
Jackettes
Pelerinen

Regenschirme

Sonnenschirme

Stets Eingang von Neuheiten

reell

billig



A. KUNZ

STUUGART.

Automobiles

Peugeot

Société anonyme au capital de 6.250.000 frs.
Paris.

Voitures et voiturettes
victorieuses
dans tous les concours d'endurance et de consommation.

Agence exclusive.

Grand Garage Saur

Boulevard royal

LUXEMBOURG.

Téléphone N° 23.

LES CAVES

DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DU CASINO DE LUXEMBOURG

offrent aux connaisseurs

le plus grand choix de Vins

des meilleurs crus

de France, de la Moselle, de la Sarre et du Rhin

à des prix défiant toute concurrence.

SPÉCIALITÉ DE VINS

PROVENANT DES VENTES PUBLIQUES DE TRÈVES

GRANDS CRUS DE BORDEAUX (Mise du Château)

BOURGOGNES — CHAMPAGNES

S'adresser à l'ÉCONOME DU CASINO

ou directement à la COMMISSION DES VINS.

QUELQUES CRUS RECOMMANDÉS:

Médoc 1900.....	la bouteille	fr. 1.15
Margaux 1897.....	”	” 2.00
Moulin-à-vent 1900.....	”	” 1.75
Hermitage 1899.....	”	” 3.75
Périnet & fils 1895..	”	” 10.25
en paniers pris à Reims, 7 fr.		
Georges Goulet 1900.....	”	” 11.25
Wormeldange A 1904.....	”	” 1.15
Piesporter 1904.....	”	” 2.10
König Johannberger 1904....	”	” 3.00

Envoi sur demande du catalogue complet.